

LE PAYS DE FRANCE



Gal Humbert

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité p
Le Ma
2, 4, 6
boulevard Poiss
PARIS

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 2

LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 9 AU 16 SEPTEMBRE

LES communiqués n'ont signalé pendant toute cette semaine que des actions d'artillerie ; il n'y avait pas autre chose à signaler ; ceci dit pour mettre l'opinion en garde contre des rumeurs et des racontars dont la source est inconnue et partant suspecte ; il faut s'en tenir aux communiqués officiels dont la sincérité a été unanimement reconnue.

L'artillerie a donc donné sur tout le front avec une intensité toujours croissante.

En Belgique, notre artillerie et celle de l'armée belge ont réussi des bombardements intéressants sur les tranchées et les ouvrages ennemis. L'artillerie allemande a lancé des obus sur Ramschapelle, Steenstraete, Oudecapelle, Pervyse ; le 12 et le 13 les ruines d'Ypres en ont reçu plus de trois cepts.

Les communiqués du maréchal French ne relatent également que des combats d'artillerie ; la guerre de mines a été aussi active des deux côtés, mais sans résultats importants.

En Artois, c'est vers Neuville-Saint-Vaast que la canonnade a été la plus vive ; le nom de Roclincourt revient souvent dans les communiqués.

De tranchées à tranchées on s'est battu à coups de bombes et de grenades vers Souchez et à Brétencourt, dans le vallon du Crinchon ; une petite attaque d'infanterie allemande a eu lieu, le 13 septembre, au nord de la station de Souchez ; elle a été facilement repoussée. Le 15, l'ennemi a bombardé les faubourgs d'Arras, ce qui a provoqué une riposte vigoureuse de notre artillerie sur ses batteries et ses positions.

Au sud de la Somme, la lutte de mines a été continue et opiniâtre autour de Fay, au sud-ouest de Péronne ; là se trouvent les hauteurs commandant la route de Péronne à Amiens où les Allemands se sont fortement retranchés.

Le réveil de l'activité a été encore plus sensible à l'ouest au sud de Roye et de la vallée de l'Avre ; le 13, vers Andechy, au nord de la rivière, il y a eu rencontre de patrouilles ; puis notre feu a dispersé des rassemblements ennemis en formation. Entre l'Avre et le chemin de fer de Montdidier à Armancourt, vers Beuvraignes, dont le nom sera cité presque chaque jour, notre artillerie bat constamment et avec énergie les ouvrages allemands.

Sur l'Aisne la canonnade a redoublé d'intensité ; les plateaux de Craonne sont le théâtre d'une lutte extrêmement violente des deux artilleries, depuis le Paissy et Craonnelle jusqu'au Godat ; cette région est située à l'est du massif des collines qui bordent l'Aisne, de l'Oise aux plaines de Champagne ; elle comprend le plateau étroit de Paissy, puis l'arête du chemin des Dames, l'éperon de Craonne, enfin la plaine nue parcourue par l'Aisne vers Berry-au-Bac et Sapiigneul.

Là nous possédons une tête de pont dont l'ennemi a vainement essayé de nous déloger ; nous avons, à chaque tentative, riposté avec succès.

En Argonne, l'offensive du kronprinz a été brisée ; plus d'attaques d'infanterie ; seulement des bombardements avec pièces de tous calibres. Le 10 septembre, une attaque d'infanterie est signalée sur le chemin de la Harazée à Saint-Hubert ; elle est rapidement enrayée ; depuis ce jour-là, bombardement à la Fontaine-aux-Charmes, à Saint-Hubert, aux Courtes-Chausses ; combats à coups de bombes et de pétards dans ces régions difficiles. Le kronprinz n'a pu jusqu'ici parvenir à la Biesme, son premier objectif ; il est possible qu'après cette lutte d'artillerie il recommence ses attaques d'infanterie ; il trouvera toujours à qui parler.

En Lorraine, comme partout ailleurs, la parole est au canon. La canonnade était particulièrement violente, le 10, à l'est des Eparges, en forêt de Parroy et au sud de Leintrey. Le lendemain, auprès de cette localité, les Allemands ont esquissé une tentative d'attaque ; nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie l'ont immédiatement arrêtée. Les communiqués ont signalé avec satisfaction l'efficacité de nos tirs d'artillerie sur les positions, les tra-

vaux et les rassemblements ennemis, notamment aux environs d'Emberménil, Leintrey et Ancerville. L'ennemi a voulu, par une attaque d'infanterie, arrêter ce bombardement ; il n'a pu franchir nos réseaux de fils de fer. Une batterie ennemie a été détruite, le 14, sur les Hauts-de-Meuse.

En Alsace, combat assez violent le 10. Les Allemands ont repris l'offensive dans la vallée de la Fecht ; ils ont attaqué nos positions depuis le Lingekopf jusqu'aux Barrenkopf en faisant usage d'obus asphyxiants. Au Schratzmaennele, nous dûmes évacuer une tranchée de première ligne à la suite du jet de liquides enflammés ; une contre-attaque nous permit de regagner le terrain perdu.

De même à l'Hartmannswillerkopf, les Allemands réussirent à prendre pied dans une de nos tranchées ; ils en furent chassés ; ils essayèrent d'une nouvelle attaque dans la nuit ; ils furent complètement repoussés. Depuis, on se canonne de part et d'autre.

Pendant cette semaine nos aviateurs ont réussi de nombreux bombardements. Le 10 septembre, ils bombardaient les mines de potasse et les batteries du bois de Nonnenbruck ainsi que la gare de Lutterbach, entre Cernay et Mulhouse. Une trentaine d'obus ont été lancés sur la gare de Grandpré,

dans les Ardennes. Mais l'expédition la plus intéressante est celle que nos avions ont faite, le 13 septembre, sur Trèves, centre stratégique de chemins de fer allemands. Une escadrille de dix-neuf appareils a lancé une centaine d'obus sur la gare et la banque de l'Empire. La même escadrille, en rentrant à son port d'attache, a lancé cinquante-huit obus sur la gare de Baroncourt, en Meurthe-et-Moselle, sur le chemin de fer de Nancy à Mézières ; elle est un des principaux centres de répartition pour les armées allemandes. D'autres avions bombardaient, le même jour, les gares de Donaueschingen, sur la ligne de Strasbourg à Constance, et de Murbach, dans le royaume de Wurtemberg.

Ces bombardements étaient la réponse aux bombardements récents de Lunéville et de Compiègne par des avions ennemis.

Le 14, nos avions bombardaient la gare de bifurcation de Bendorf, près de Morhange, en Lorraine, et les cantonnements ennemis de Châtel-en-Argonne et de Langhemark, au nord d'Ypres.

Pour donner à notre aviation une plus grande impulsion, le gouvernement a mis à sa tête un sous-secrétaire d'Etat, M. René Besnard, député de Tours, qui a déjà été deux fois ministre.

Les Allemands n'ont pas été heureux dans leurs manifestations aériennes. Deux fois encore, les 12 et 13 septembre, leurs zeppelins sont allés sur l'Angleterre, mais ils n'ont causé aucun dégât.

Le 9, un de leurs aviatiks a été obligé d'atterrir dans nos lignes près d'Hangest-en-Santerre ; les aviateurs ont été faits prisonniers.

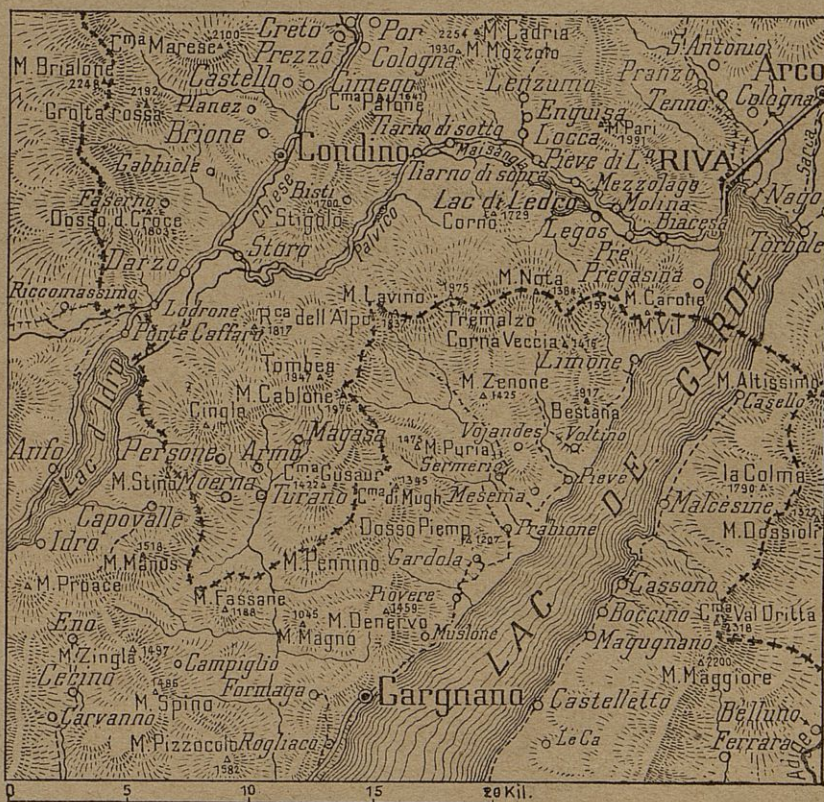
Sur les lignes anglaises, trois avions ennemis ont été abattus du 11 au 15 septembre ; la semaine précédente, dans vingt combats aériens, onze fois l'avion allemand a été abattu.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

L'offensive de l'armée italienne continue sur tout le front ; dans le Trentin et le Tyrol elle poursuit avec d'heureux résultats le plan qui consiste à s'emparer de tous les passages qui pourraient conduire l'ennemi dans les plaines de la Lombardie et de la Vénétie. Les Autrichiens essaient en vain de reprendre les positions perdues ; ils ne peuvent même arrêter l'avance des détachements italiens.

Sur le Carso, la progression de nos alliés s'est ralentie ; le général Cadorna doit sans doute attendre la chute de Gorizia qui lui permettra d'entrer dans la deuxième phase de la campagne et de donner une plus grande envergure à ses opérations.

Gorizia tombera dès que la position autrichienne à l'est de cette ville aura été enlevée par nos alliés ; ce qui ne saurait tarder.



LA RÉGION DE RIVA (Opérations italiennes)

AUX ENVIRONS DE L'YSER

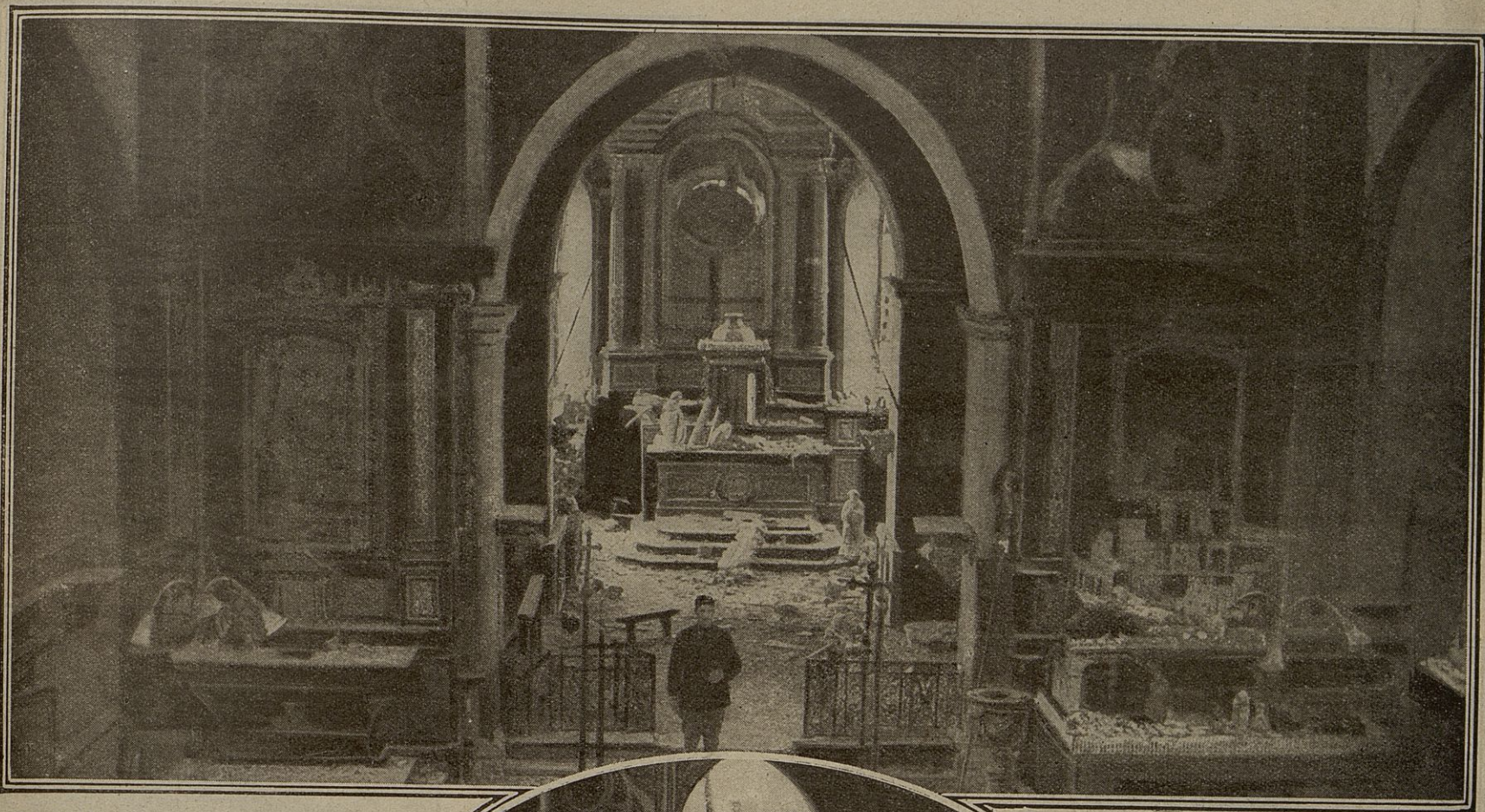


Il ne se passe point de semaine que des correspondances étrangères n'annoncent une nouvelle offensive de l'ennemi sur l'Yser ; et les jours s'écoulent et aucune attaque ne se produit ; c'est que les Allemands connaissent ce qu'il leur en a coûté et aujourd'hui les défenses sont encore mieux organisées dans toute cette région de la Belgique.

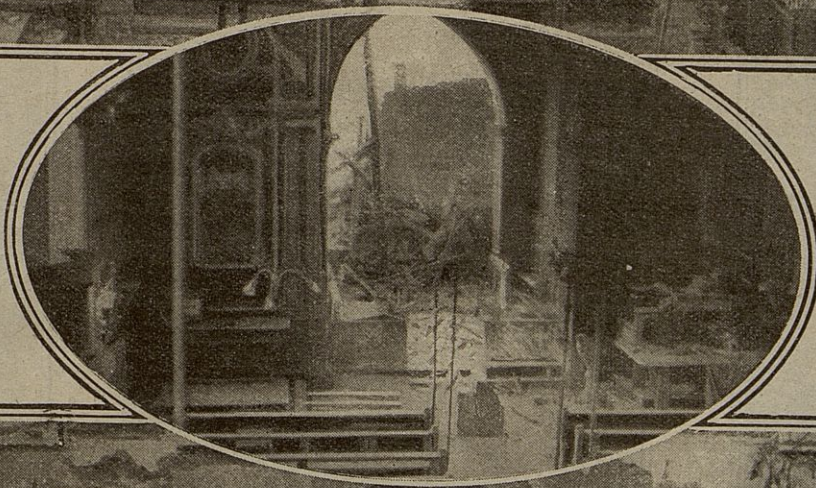


Les troupes qui défendent la partie de la Belgique que l'ennemi n'a pu envahir se sont puissamment fortifiées ; elles ont transformé tous les obstacles, toutes les maisons en ruines en petites forteresses ; les pans de murs encore debout ont été percés de meurtrières et renforcés par des sacs de terre amoncelés ; derrière ces défenses nos « poilus » et nos amis belges attendent l'ennemi.

UNE ÉGLISE D'ALSACE BOMBARDÉE



Ce n'est qu'après une lutte opiniâtre que nos troupes se sont emparées des villages d'Aspach-le-Haut et d'Aspach-le-Bas, en Alsace ; les Allemands ont été refoulés de toute cette région ; mais, à leur habitude, ils se sont vengés en bombardant les villages et surtout l'église qui fut la cible de leurs grosses pièces. La photographie du haut montre l'état de l'église d'Aspach-le-Haut après le premier bombardement.

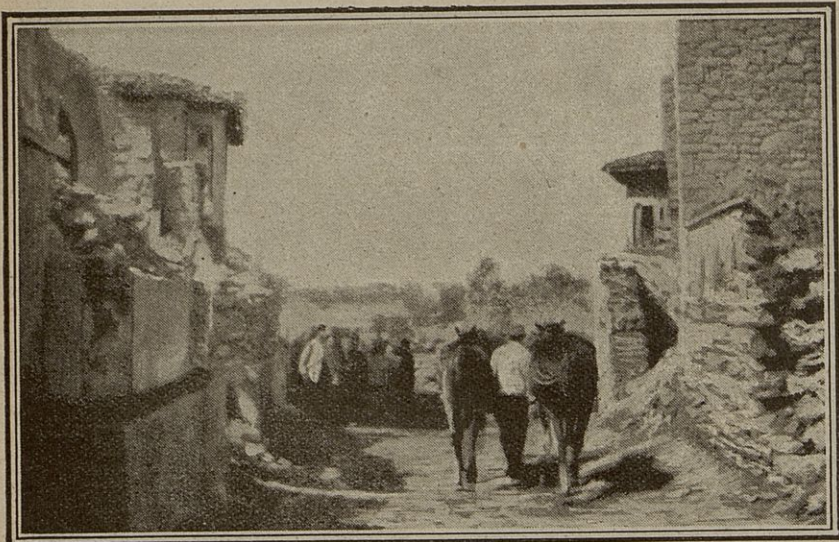


Le médaillon représente l'église après le second bombardement ; celui-ci fut plus intense et les obus causèrent des ravages dont on peut se rendre compte. L'abside, écrasée par les projectiles, a disparu ; c'est une baie à travers laquelle on aperçoit les maisons du village. L'autel n'existe plus ; à sa place, un monceau de décombres. Les deux chapelles latérales ont également souffert de la rage des Barbares.

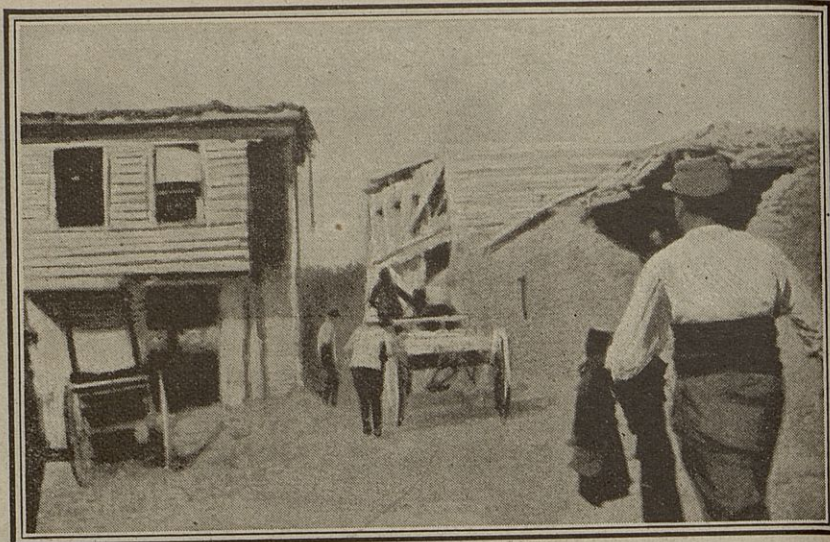


Les projectiles à explosifs ne produisaient sans doute pas assez d'effets au gré des Vandales ; dans un troisième bombardement les grosses pièces d'artillerie allemandes ont lancé sur l'église d'Aspach-le-Haut des obus incendiaires et, cette fois, le feu a complété l'œuvre des premiers obus ; à l'intérieur de la coquette église alsacienne il ne reste plus rien.

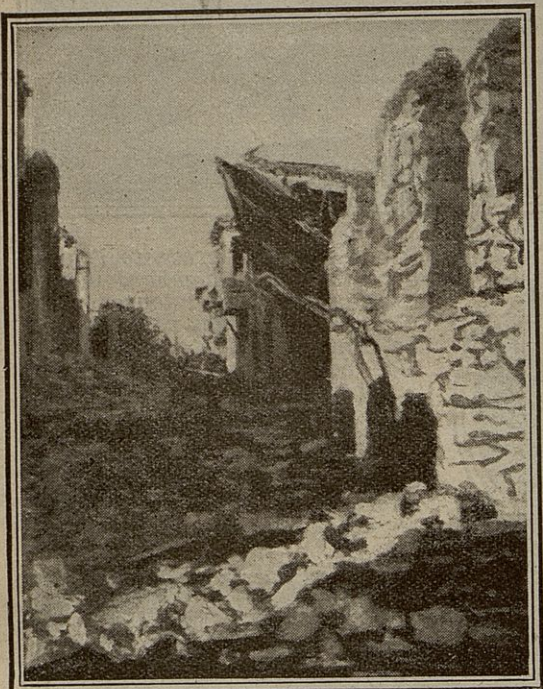
LE CAMP DE SEDDUL-BAHR



Seddul-Bahr, la forteresse qui défendait sur la côte d'Europe l'entrée du détroit des Dardanelles, est aujourd'hui la base de débarquement des troupes alliées sur la presqu'île de Gallipoli. Voici la rue qui conduit à l'abreuvoir.



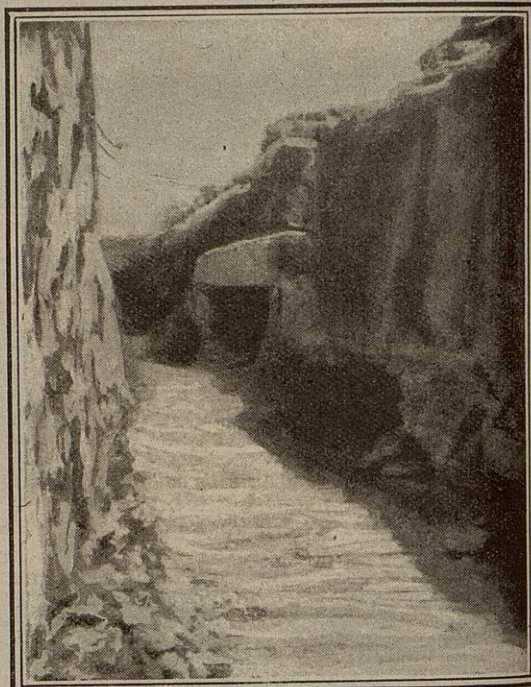
Un canon de 75 traverse au grand trot une rue de Seddul-Bahr ; il va prendre position derrière la ville à moitié détruite par le feu des canons des escadres alliées ; bientôt sa voix se mêlera au terrible concert que fait l'artillerie de tout calibre.



Si les gros murs de la citadelle ont résisté en partie aux obus des cuirassés, les fragiles maisons de Seddul-Bahr se sont écroulées sous la puissance des explosifs modernes.



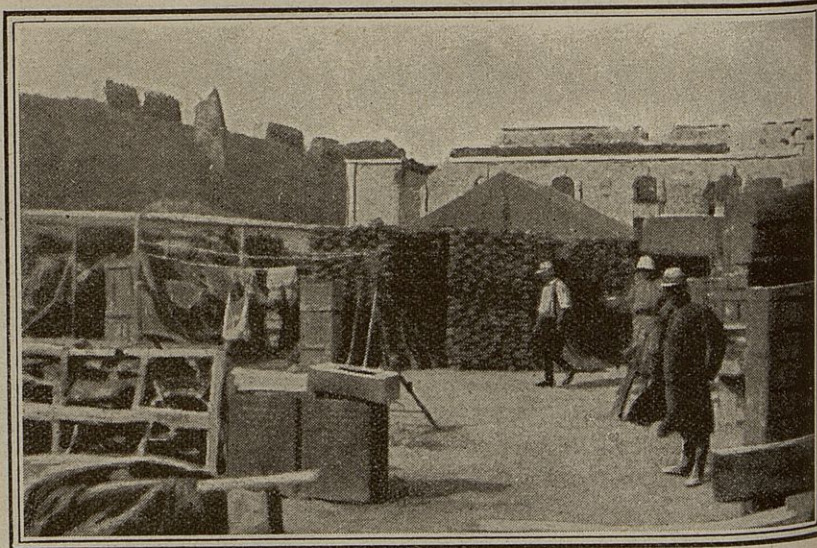
Les rues, qui ne sont plus bordées que par des ruines, présentent cependant une extrême animation ; elles sont remplies de soldats venus des diverses parties du monde.



Sur la presqu'île de Gallipoli c'est encore la guerre de tranchées ; voici, avec ses abris, une de celles qu'avaient creusées nos soldats, lors des premières opérations de débarquement.



Le camp de Seddul-Bahr s'étend derrière la forteresse ; c'est là que sont installés tous les services du corps expéditionnaire, depuis l'intendance jusqu'aux ambulances pour les premiers soins. Il y règne une animation extraordinaire au milieu des tentes du plus pittoresque effet.



C'est au camp de Seddul-Bahr que se trouvent les réserves du matériel nécessaire ; on a ici une vue partielle de l'amoncellement des objets de toute sorte qu'il a fallu débarquer sur la presqu'île, jusqu'à une motocyclette qui servira pour porter aux troupes les ordres du commandement.



A l'entrée du détroit, au pied de Seddul-Bahr, le petit port de pêcheurs turcs. Sur le haut de la falaise, les ruines du village.

AUX DARDANELLES

Lettres d'un officier de marine

Heures émouvantes que celles vécues par nos marins qui combattent depuis plus de cinq mois aux Dardanelles. Ils ont eu à lutter non seulement contre les armes terrestres habituelles, telles que les canons de 350, de 240, les obusiers et batteries de campagne, mais aussi contre les sous-marins, contre les mines mouillées à l'entrée du détroit, contre les mines dérivantes.

Pour essayer de faire vivre au lecteur ces heures inoubliables où se sont affirmées une fois de plus les vieilles qualités d'audace, de sang-froid et de courage de nos marins, nous citerons quelques extraits de lettres écrites à la hâte à bord de l'un de nos cuirassés qui fut l'un des plus vaillants de l'héroïque division de l'amiral Guépratte.

Mon cher ami,

MOUDROS, bord, 3 avril.

Tu connais les résultats de la bataille du 18 mars où nous avons essayé de forcer le détroit des Dardanelles ; ce jour-là, tout fut contre nous, grosse artillerie ennemie, mines mouillées en barrage, mines dérivantes. Notre *Bouvet*, heurtant une mine ennemie, a disparu en une minute ; tout d'un coup on l'a vu se couler sur un bord, puis aussitôt il s'est enfoncé en glissant par l'arrière comme un bâtiment neuf qu'on lance de sa cale de construction.

Les deux cuirassés anglais atteints dans les mêmes conditions, mais mieux protégés par leur compartimentage intérieur, ont mis l'un trois heures, et l'autre sept heures pour couler ; on a pu ainsi sauver la plus grande partie de l'équipage ; ils n'ont perdu en effet à eux deux qu'une soixantaine d'hommes.

Les défenses des deux côtes du détroit des Dardanelles sont formidables ; en plus des nombreux canons de 355 et de 240, des obusiers, des mortiers de divers calibres et des batteries de campagne ont été installés sur les pentes des collines. Les Turcs, conduits par des officiers et sous-officiers boches, ont creusé des tranchées selon l'art moderne de la guerre, et ont établi des réseaux de très gros fils de fer barbelés ; leurs effectifs, dans la seule presqu'île de Gallipoli, comprennent à l'heure actuelle au moins 50.000 hommes, et ce nombre sera sûrement augmenté.

On a reconnu après nos bombardements menés avec grandes célérité et habileté par nos canonnières qu'un fort battu et éteint par l'artillerie de la flotte n'est presque pas avarié et que quelques heures après il peut reprendre son activité. Ainsi nous avons appris que l'un des forts de l'entrée du détroit, après avoir été arrosé pendant plusieurs heures par notre artillerie, n'avait qu'un 240 hors d'usage sur les huit qui constituent son armement.

Bref, voilà à peu près tout ce qu'il y a de neuf pour l'instant ; avant de finir, je tiens à te dire que les officiers et équipages sont heureux de « marcher » mais nous préférierions un bateau plus défensif que notre vieille « Boîte à Savon » sur laquelle nous avons mis nos sacs avec nos espoirs.

Mon cher ami,

MOUDROS, 14 mai 1915.

Assez brièvement et pour ne pas abuser de ton temps, je vais te donner quelques renseignements sur ce que nous avons fait et sur la situation actuelle ; surtout, ne vois pas en moi le stratège en chambre, je te raconte brièvement ce que j'ai vu et les impressions de mes camarades de carré.

Nous avons appareillé dans la nuit du 24 au 25 avril, tous feux éteints, par mer calme ; le temps était merveilleusement doux. J'ouvre tout d'abord une parenthèse. Depuis nos débuts dans la marine, nous avons assisté à de

nombreux appareillages et nous n'éprouvions plus aucune émotion devant l'inconnu qui nous attendait, mais aujourd'hui on sentait que quelque chose de grave et de grand allait surgir. On a beau être rompu aux habitudes du bord et de la mer, cette fois-ci, ils ont quelque chose de solennel et d'héroïque, ces coups de sifflet des manœuvriers, roulés en trilles plus sourds, qui rappellent les équipages aux postes de manœuvre et d'appareillage. Non, cette fois-ci, ce n'est plus pour un exercice du temps de paix que l'on appareille. L'on prend à bord toutes les dispositions de combat et l'on ferme hublots et sabords, panneaux et portes cuirassées. Les tourelles ont reçu leur copieuse nourriture de munitions, les monte-charges, les norias à projectiles sont en fonction et tenus prêts à fonctionner ; mais cette fois-ci, c'est pour la vraie guerre !

Nous voilà donc maintenant bien « étanchement » enfermés derrière de nombreuses murailles de fer.

Ah ! mon cher ami, quels braves gens que nos hommes, avec quel sang-froid et quel mépris du danger ils accomplissent leur besogne, et cependant eux, ils ne verront rien du combat, mais ils ont tous conscience que leur effort individuel contribuera à maintenir à poste le pavillon national qui flotte en petit pavois au sommet des mâts.

Je voudrais te dire les conversations que j'entends entre nos hommes.

C'est au moment du changement de bordée, deux mécaniciens de terroirs bien différents qui parlent :

— C'est-y pour aujourd'hui qu'on va aller dans le pays des crabes ?
(*C'est la mer qui est le pays des crabes.*)

— Y penses-tu mon vieux, non, notre vieille baille étalera la secousse.
(*La baille est le bâtiment.*)

— Les veinards de biffins, eux, au moins, ils savent à qui ils collent des pains, mais nous, ici dans nos catacombes, avec de la ferraille dessus, dessous, à côté, zut ! on ne sait pas ce qu'on fait. Si j'avais su qu'il y aurait la guerre, je serais rentré dans la biffe.

Ceux-ci, en effet, qui sont enfermés dans les soutes, dans les machines dans les divers compartiments étanches, ne verront rien de la grande fête de là-haut.

Si le cuirassé reçoit une blessure de mort, ils savent qu'ils seront les premiers à payer de leur vie leur part de gloire ; ce sacrifice ne sera pas inutile pour la victoire de leur pays, et ils l'ont tous accepté d'avance.

Peut-être aussi lorsque les canons se seront tus et que notre bâtiment aura fini d'être secoué par tant de coups donnés ou reçus, les panneaux cuirassés s'ouvriront à nouveau et ils reverront alors la lumière du ciel, toujours belle en Orient, mais encore plus belle pour nous qui en serons restés privés pendant de longues heures où la mort nous aura effleurés.

Les deux terres voisines d'Europe et d'Asie n'étaient pas encore en vue que déjà l'on rappelait aux postes de combat à coups de sifflet ; tous les feux de chaudières sont allumés ; ça barde, toutes les machines auxiliaires, ventilateurs, pompes de compression, pompes d'épuisement, dynamos d'éclairage et d'artillerie, machines frigorifiques, sont en fonction, prêtes à marcher.

Nous voilà donc, au beau matin du 25 avril, devant l'extrême pointe d'Asie, en face Koum-Kaleh où nous devons appuyer de notre artillerie la mise à terre d'une force française de plusieurs milliers d'hommes. Pendant que les chalands, remorqueurs et embarcations armés en guerre débarquent les hommes de troupe et leur matériel, nos cuirassés tirent de leurs canons autant qu'ils peuvent, c'est un bruit assourdissant et incessant, c'est à devenir sourd, mais nos canonnières et marins ont heureusement leur bonnet parassouffle qui protège leurs oreilles.

Devant ce feu d'enfer, sur terre les Turcs et leurs chefs allemands reculent et font place nette aux nôtres.

Combien ont-ils tiré de coups de canon, nos cuirassés ? chacun d'eux en a tiré plus de 3.000. Mais qu'importe, il fallait réussir ; la mise à terre de Koum-Kaleh n'était qu'une diversion tentée pour permettre le débarquement du gros des forces alliées dans la presqu'île de Gallipoli. C'est cette diversion qui a fait dire aux Turco-Boches que nous avions été chassés de la côte d'Asie.

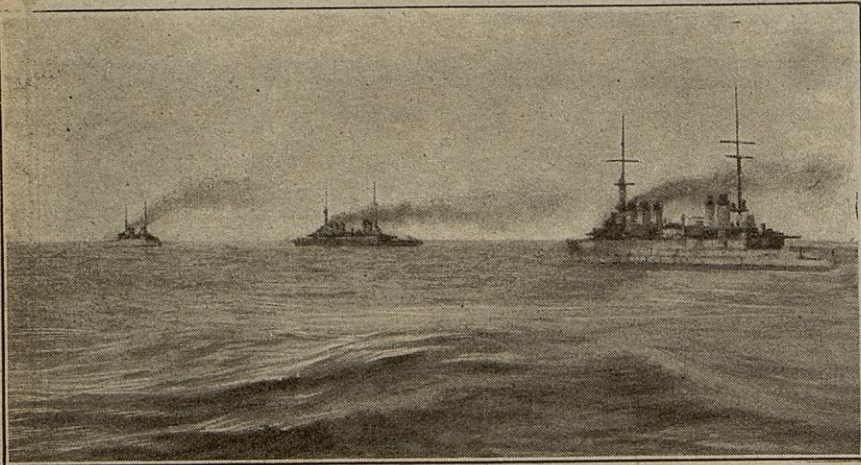
Les avions alliés qui survolent le détroit annoncent l'arrivée d'une forte colonne d'infanterie qui descend sur Koum-Kaleh, mais notre cuirassé qui s'est rapproché à vite fait de la mettre en déroute.

Les troupes qui ont été débarquées à Koum-Kaleh sont reprises ensuite et

conduites à Seddul-Bahr, sur la côte d'Europe où les Anglais ont pris pied vaillamment et solidement après des pertes sévères.

Alors notre division reprend son action protectrice sur nos éléments de la côte d'Europe ; c'est encore un tir continu qui recommence, précis et très vif ; nous voilà encore plus en avant dans le détroit et complètement placé sous les feux des obusiers turcs de la côte d'Asie ; plusieurs projectiles de gros calibres nous atteignent. Voici un obus de 250, qui, après avoir saccagé le salon de l'amiral et des chambres d'officiers, vient exploser en grand fracas au plafond du premier entrepont, après avoir ouvert sur la coque une brèche de 1 mètre carré de surface.

Les gaz de l'explosion envahissent les batteries et surtout les compartiments des machines et des chaufferies ; peut-être faudra-t-il que le personnel



LE « DANTON », CUIRASSÉ DE 1^{er} RANG, DANS LA MER EGÉE

évacue ces divers postes, si importants pour la vie du navire ; mais alors notre bâtiment sera devenu un corps sans âme ; ils tiennent tant qu'ils peuvent, ceux d'en bas, ils tiennent bon, et, peu à peu, les ventilateurs aidant, l'atmosphère est redevenue respirable. Nos hommes sont superbes de sang-froid ; un méridional de quart à un ventilateur s'évertue à secouer un bouchon d'étau en guise d'éventail en disant : « ça sent l'ail ! »

Les poilus d'Occident qui luttent contre les gaz asphyxiants dans les tranchées, sur le front de France, savent-ils que dans les fonds, à bord des bâtiments de guerre, leurs frères d'armes ont dû aussi à leur tour en subir les meurtrières atteintes ? Les Turcs qui, toujours, autrefois, même à des époques reculées, se battaient avec les armes loyales, les Turcs aux sentiments chevaleresques ont cette fois obéi aux ordres des Allemands et emploient comme leurs maîtres les gaz asphyxiants.

Tout autour des cuirassés de notre division, c'est une pluie d'obus de divers calibres qui tombent heureusement le plus souvent à 5 mètres, 20 mètres, 100 mètres, en soulevant de hautes gerbes d'eau.

Mais les projectiles n'étaient pas les seules menaces contre nous ; il y avait encore celles des mines dont le choc peut causer l'anéantissement brutal d'un navire ; le long du bord, passent des mines dérivantes, parfois en groupes de quatre, que les Turcs ont laissé aller au gré du courant dont la vitesse atteint 2 à 3 nœuds au milieu des Dardanelles et qui est dirigé vers la mer Egée.

Non loin des nôtres, hier jeudi, à 2 heures du matin, le *Goliath*, cuirassé anglais, a été coulé, un peu plus loin que l'endroit où nous allons habituellement, peut-être touché par une mine, mais aussi sans doute par une attaque de contre-torpilleurs turcs, facilitée par le courant et la nuit ; le courant favorable les aura portés sur les navires anglais sans qu'ils aient eu besoin de se servir des machines, dont les bruits, ainsi que ceux des hélices, auraient pu déceler leur présence. C'est ainsi probablement qu'ils se sont approchés suffisamment du bâtiment anglais, sans être aperçus ni vus. Les destroyers anglais ont sauvé une centaine d'hommes sur les huit cents qui constituent l'équipage.

A bord de nos cuirassés les marins sont restés constamment au poste de combat de 4 heures à 20 heures.

Les troupes franco-anglaises tiennent maintenant plusieurs kilomètres de la presqu'île de Gallipoli où elles se sont solidement établies, mais la flotte alliée doit appuyer constamment leur offensive et protéger les allées et venues des remorqueurs, allèges, chalands, embarcations, dragueurs de mines, qui apportent sans cesse au cap Hellès, soldats et matériel, et qui débalaient la route des mines dérivantes.

Nos marins étaient habitués aux actions dangereuses, ils se sont vite familiarisés avec leur nouvelle vie encore plus dangereuse et en sont arrivés maintenant à vivre sans souci de la mort et à se trouver heureux de leur sort si agité.

Nous voilà au mouillage de Lemnos, les Anglais et nous ; il faut panser nos blessures de coque, nettoyer les chaudières et procéder à quelques réparations, enfin, en un mot, se préparer à de nouveaux combats. C'est ce qu'il est convenu en marine d'appeler « période de repos » ; nous trouvons, actuellement surtout, cette expression quelque peu ironique, car à bord, au mouillage, la vie active continue, il faut de la lumière électrique, il faut remettre en état tous les appareils qui présentent quelque fatigue, nettoyer les armes, vérifier les appareils de commande de la grosse artillerie.

Bref, les premiers jours ont été durs, puis on s'y est fait. On continue à vivre sans souci du danger et on se trouve heureux le jour où l'on voit que les risques encourus ont conduit à un bon résultat.

Merci pour ta bonne lettre, et au plaisir de te revoir, si les circonstances le permettent !

Mon cher ami,

LEMNOS, 28 mai 1915.

Comme d'habitude, je vais te raconter tout simplement les faits, en partant du dimanche 23 mai qui marque le début des événements nouveaux.

Le dimanche 23 mai, à 4 heures 15 du matin, l'ordre d'appareillage est donné aux bâtiments alliés pour aller occuper les postes de tir désignés ; vers les neuf heures, étant en route, le personnel de quart aperçoit nettement le périscope d'un sous-marin laissant un sillage à trois milles environ au sud-ouest du détroit. On hésite pourtant à croire à un sous-marin.

Est-ce bien un périscope ? N'est-ce pas un marsouin qui est venu ici « folâtrer » à l'entrée du détroit ? Un Parisien de Belleville, matelot électricien, dit : « Ça, c'est une boîte d'endaubage » et les hommes rient.

Mais, par mesure de prudence, notre division ne reste plus stoppée, cette situation de « stoppé » facilitant les attaques de sous-marins et permettant la visée commode de notre ennemi pour lancer ses torpilles. Nous marchons à 10 et 12 nœuds, notre tir sur l'ennemi (une maigre cible que ce périscope !) est rendu ainsi plus difficile, mais il est préférable de sacrifier à l'exactitude du tir et courir moins de risques graves pour notre sécurité.

L'équipage reste au poste de combat la plupart du temps de cette longue action de veille et d'attaque ; il est nécessaire que le bâtiment se tienne prêt à toute éventualité et la mesure est sage, en effet, car le mardi 25 mai, à 7 heures du matin, un signal par T. S. F. apprend à tous qu'un croiseur anglais vient de tirer sur un kiosque et sur un périscope de sous-marin ennemi. A 10 heures, un nouveau signal annonce qu'un cuirassé anglais, le *Vengeance*, a été attaqué par un sous-marin, mais que la torpille, fort heureusement mal lancée, a manqué son but, et enfin un autre signal, à 13 heures, annonce que le *Triumph*, au mouillage, a été torpillé, mais en ne causant que peu de pertes en personnel, car il a coulé lentement, étant protégé, par un compartimentage très complet, contre l'invasion de l'eau.

Le débarquement des troupes et du matériel terminé, il était indispensable d'assurer la protection du corps expéditionnaire, et pour cela nos cuirassés vont continuer tous les jours leur garde héroïque devant le cap Hellès, sous le feu des canons ennemis et sous la menace des mines dérivantes et des sous-marins.

Mais pour échapper aux attaques sous-marines qui vont devenir plus nombreuses, car on aperçoit à intervalles réguliers sur la mer des traces de pétrole, les cuirassés ne naviguent plus en ligne droite comme dans les imposants exercices du temps de paix ; ils décrivent des S devant l'entrée des Dardanelles à des vitesses de 10 à 12 nœuds.

Le mercredi 26 au soir, à 17 heures, au moment où nous décrivions un S élégant, les hommes de veille aperçoivent à 80 mètres, très distinctement, un périscope qui paraissait stoppé. Au même moment, notre cuirassé exécutait une giration sous un angle de barre d'au moins 15 degrés à gauche.

Cette manœuvre a non seulement empêché le sous-marin ennemi de réussir son attaque, mais l'a mis lui-même en très mauvaise posture ; en effet, si le coup de barre avait été donné plus tôt, le sous-marin était éperonné et sûrement coulé, étant donné la vitesse et la masse du cuirassé. Lui, le sous-marin, ne se tint pas pour battu, il se déplaça quelque peu autour de sa position initiale, donnant de temps en temps quelques coups de périscope pour attaquer.

Par T. S. F. nous prévenons les navires alliés de la présence de cet ennemi redoutable et de sa position. Ceux-ci font redoubler leur veille et marchent à grande vitesse en décrivant des S, des crochets, des lignes brisées, les lignes droites, les belles lignes de file et de front du temps de paix n'étant plus désormais de circonstance.

La journée du jeudi 27 mai commence ; un nouveau poste de tir et de garde nous est assigné ; nous devons l'occuper à 7 heures du matin.

A 6 heures 37, les hommes de veille aperçoivent tout à coup une gerbe d'eau énorme jaillissant à l'arrière du cuirassé anglais *Majestic* qui s'incline aussitôt, chavire et disparaît en sept minutes. Les canots envoyés au secours recueillent la plus grande partie de l'équipage.



L'ESCADRE DEVANT LES DARDANELLES

Le sous-marin ennemi, maintenant, n'a plus que nous comme objectif, les autres unités alliées s'étant rendues au mouillage ; aussi à 7 heures 30 vient-il attaquer notre bâtiment qui, très prudent et prévoyant, s'applique à marcher à toute allure, en zig-zag, en crochets, en S, en lignes follement brisées, tout en tirant du canon sur le périscope qui tantôt paraît, tantôt disparaît, comme un bouchon auquel serait suspendu un hameçon mordu par un goujon ; les contre-torpilleurs anglais, à leur tour, tirent tant qu'ils peuvent, mais sans succès, car la cible est de faible dimension et très mobile, et les bâtiments qui tirent se déplacent eux aussi très vite, ce qui rend leur tir moins facile.

Enfin, après de nombreuses embardées à droite et à gauche, vers 13 heures 1/2, tous les cuirassés sont au mouillage de Moudros, à l'abri des filets protecteurs. Etats-majors et équipages vont alors goûter un repos mérité, car, pendant ces derniers jours, leur attention est restée tendue à toute heure, et leur vie s'est écoulée en veilles ininterrompues aux postes de combat contre des ennemis dangereux, presque insaisissables ; mais ils n'ont pas faibli un instant, et tous ont aujourd'hui la récompense de leur courageux et patriotique effort, dans la satisfaction d'avoir contribué à ramener indemnes leurs bâtiments au mouillage après l'exécution des ordres qu'ils avaient reçus.

Tu vois par ce récit que notre vieux « clou » (bâtiment) n'a pas chômé et que nous venons, après une chasse mouvementée, de l'échapper belle par trois fois.

Je te quitte quelque peu vite, car j'ai de la correspondance à faire et il faut profiter des journées de calme et de repos, bien rares depuis quelques jours.

L'INGÉNIOSITÉ DE NOS SOLDATS



Poser le fusil sur le parapet de la tranchée, adapter à la crosse un périscope puis, au moyen d'un système ingénieux de gâchette reliée par un fil de fer à celle du fusil, pouvoir viser et tirer sans donner prise aux coups de l'ennemi, telle est l'invention que nos soldats ont mise en pratique ; elle donne, paraît-il, d'excellents résultats.

LA GUERRE EN PICARDIE



Du cantonnement voisin on apporte aux tranchées les provisions quotidiennes ; dans le tombereau le pain, les vivres ont été entassés ; les pots qui servaient au transport du lait contiennent maintenant de la soupe ; dans les seaux, du vin et aussi de l'eau fraîche ; le déchargement se fait auprès de l'entrée du boyau qui conduit aux tranchées et nos poilus apporteront sur leur dos les vivres qu'attendent les camarades qui font face aux Allemands.



Comme la plupart des églises voisines du front, l'église d'Hébuterne a été écrasée sous l'ouragan de fer venu des lignes allemandes ; il n'en subsiste aujourd'hui que quelques pans de murs ; les voûtes se sont effondrées sous les obus ; l'intérieur est complètement saccagé ; les décombres s'amoncellent là où se trouvaient les autels ; le nom de l'église d'Hébuterne s'ajoute au long martyrologe des églises de France. « Gott mit uns ! »

UNE "MARMITE" A EXPLOSE



Un obus de 210 vient de tomber sur cette ferme où plusieurs de nos soldats se trouvaient ; leurs camarades se précipitent à leur secours ; l'un d'eux a été gravement atteint par les éclats du projectile allemand ; on l'emporte vers le poste de secours le plus voisin, tandis que de la ferme incendiée on cherche à sauver le plus de meubles possible ; le feu est maîtrisé après de grands efforts, mais tout un côté de la maison est démoli.

LA DISTRIBUTION DE LA SOUPE AUPRÈS DU FRONT



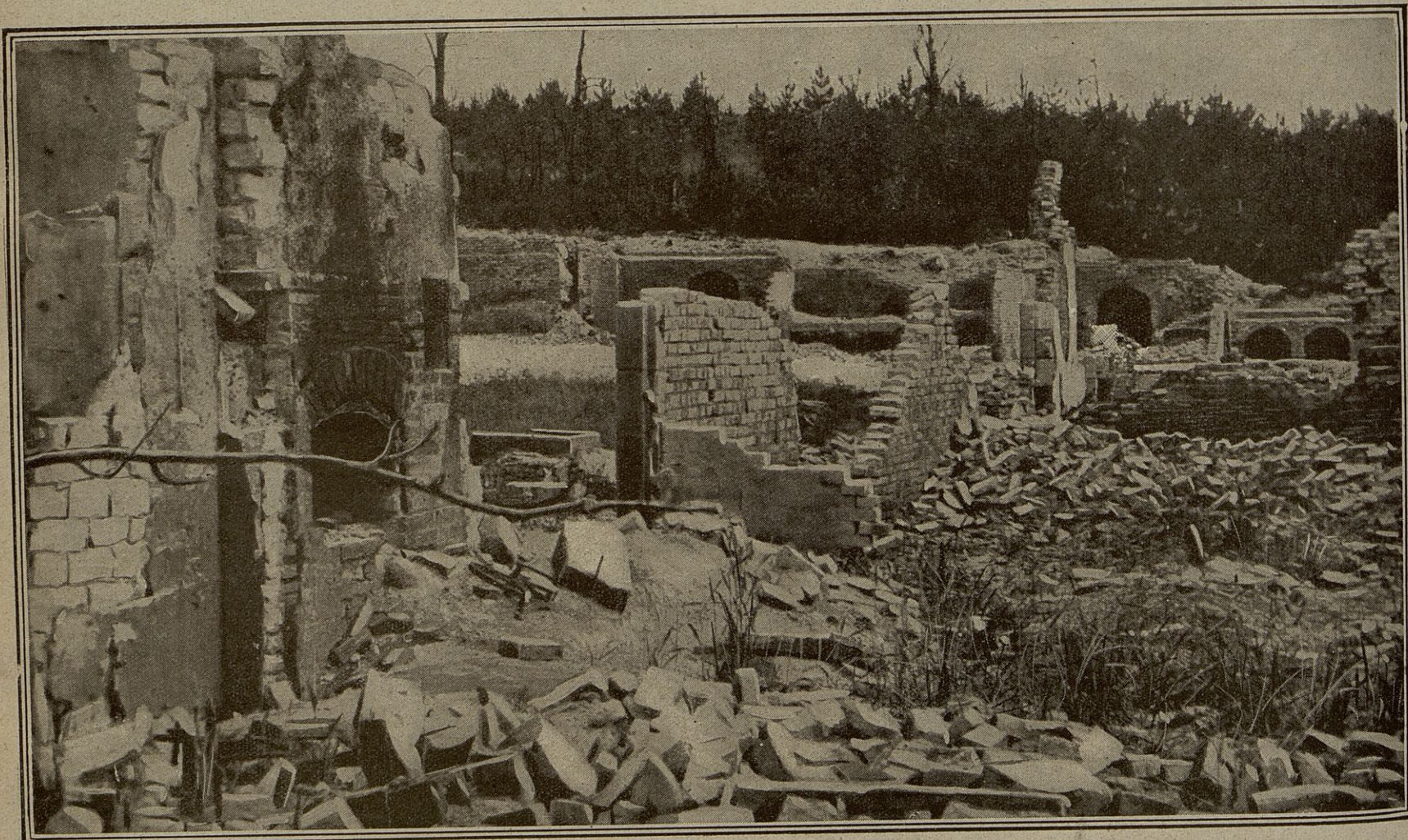
Dans le fond d'un vallon ombreux la cuisine roulante s'est arrêtée ; ce sera là le domaine du « Roi des Cuistots » : les tranchées qui ne sont pas loin, les hommes de corvée viendront chercher la soupe et le « rata » pour les camarades.

Dessin de PAUL THIRIAT.

LA GUERRE EN CHAMPAGNE

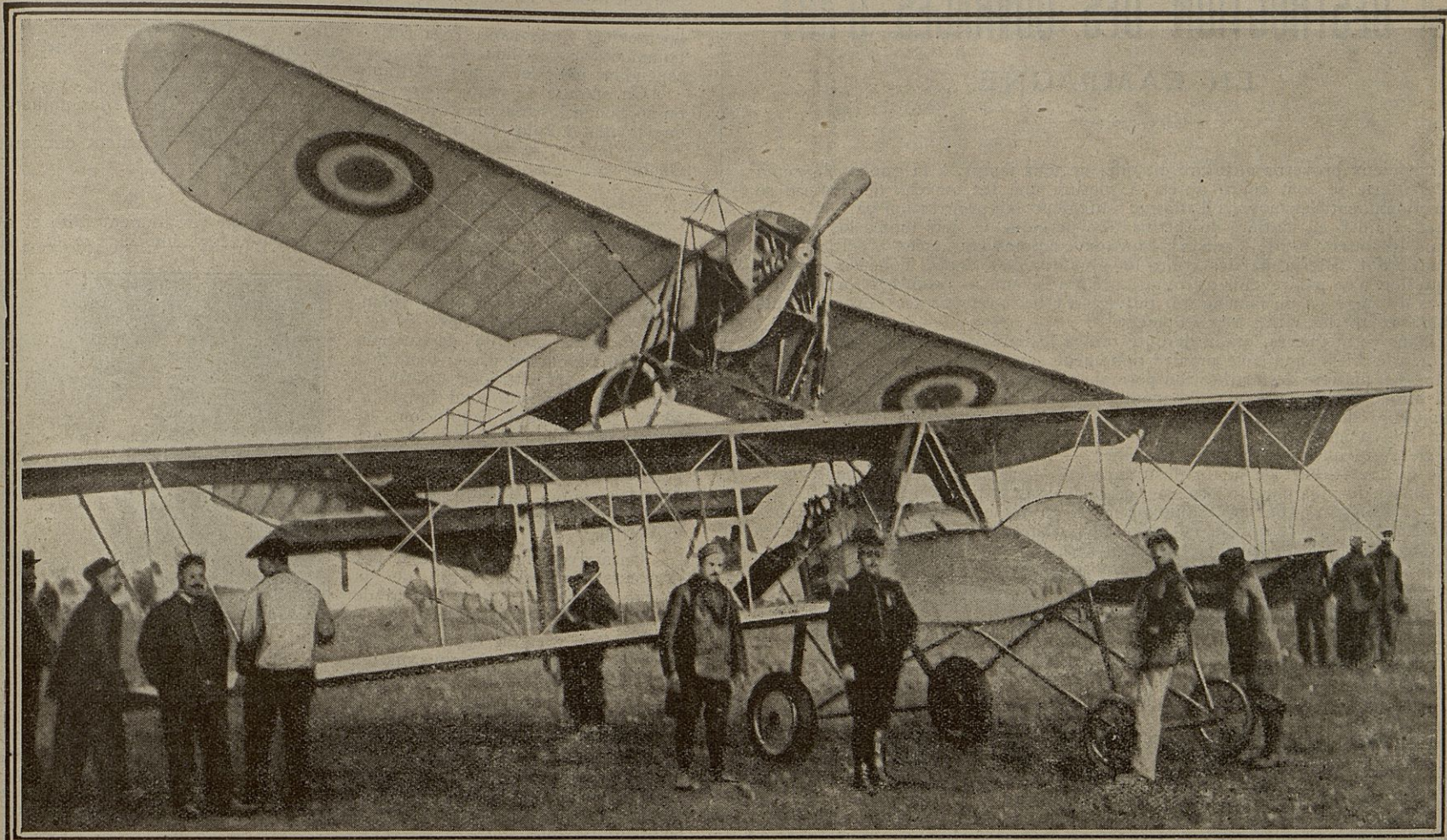


Au début du printemps de furieux combats se sont livrés dans cette partie de la Champagne pouilleuse et les noms de Perthes-les-Hurlus, de Tahure, de Mesnil-les-Hurlus, de Beauséjour sont devenus célèbres ; nos troupes ont consolidé les positions qu'elles ont conquises et l'entrée de leurs abris dans la région de Beauséjour donne au paysage l'aspect d'un immense terrier.

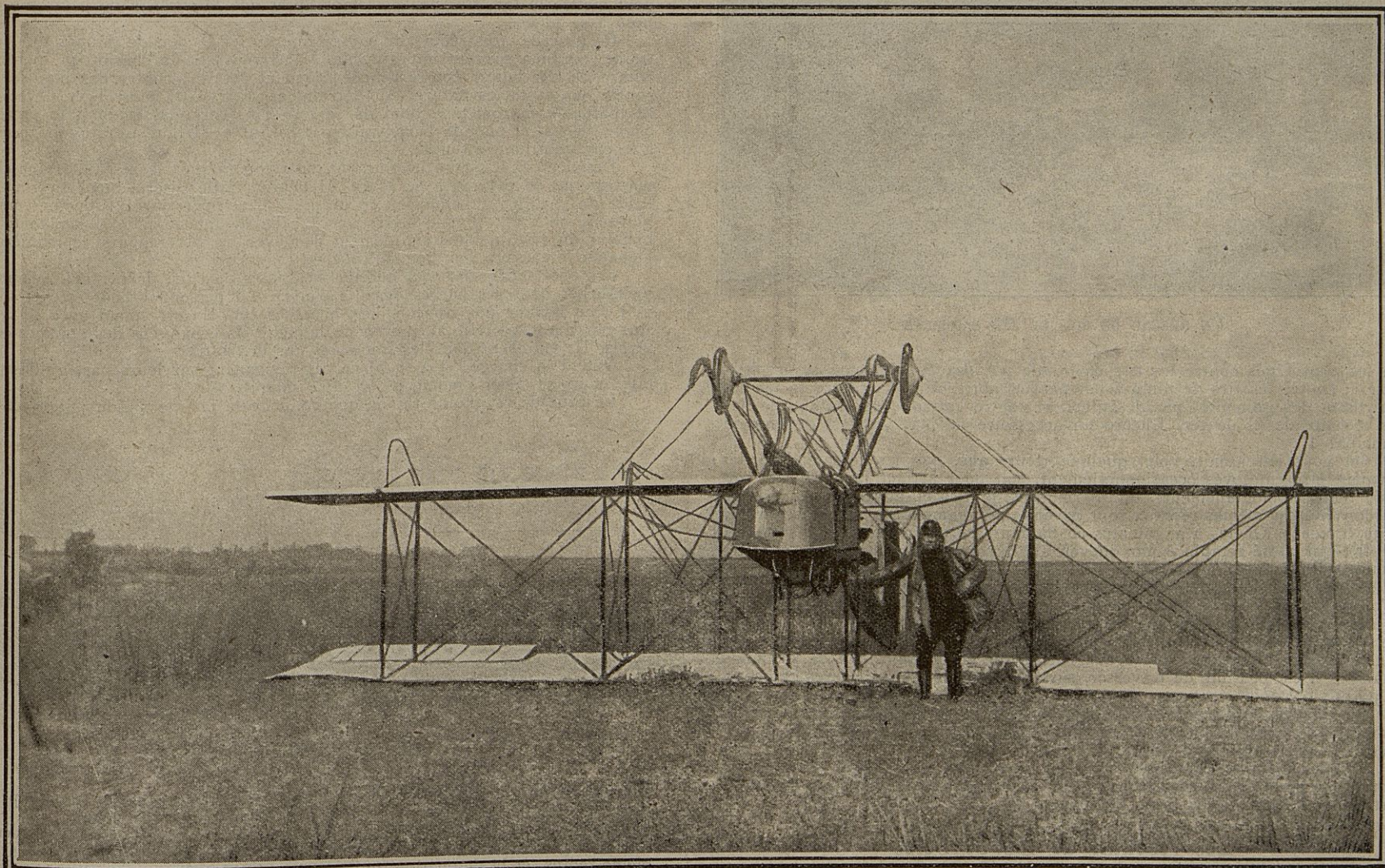


La ferme de Beauséjour, au nord de Mesnil-les-Hurlus, fut le théâtre d'une sanglante bataille ; malgré tous les renforts que les Allemands avaient amenés sur ce point, nos soldats enlevèrent le fortin puissamment organisé par l'ennemi ; deux régiments de la garde prussienne furent anéantis ; on comprend qu'après de pareils combats il ne reste des bâtiments de la ferme de Beauséjour qu'un monceau de décombres et de ruines informes.

LES FANTAISIES DE L'AVION



Un incident, unique dans les annales aéronautiques, vient de se produire dans un de nos camps d'aviation ; un grand biplan allait atterrir lorsqu'un monoplane vint se poser sur lui ; l'on crut à une catastrophe ; il n'en fut rien heureusement ; le biplan atterrit doucement portant sur ses ailes l'autre avion. Une roue pliée en deux au monoplane et cinq nervures brisées au plan supérieur de la cellule du biplan furent les seuls dégâts causés par cet accident bizarre.



Après avoir effectué une reconnaissance, un biplan dut atterrir dans un champ de blé ; mais avant la fin de sa course l'appareil capota complètement et continua à glisser sur le plan supérieur. Quand il fut arrêté, l'aviateur put se dégager de sa position renversée ; son premier soin fut d'examiner l'avion qui était absolument intact. Il put repartir quelques instants après. Ces deux incidents permettent de juger de la solidité des appareils actuellement employés dans l'armée.

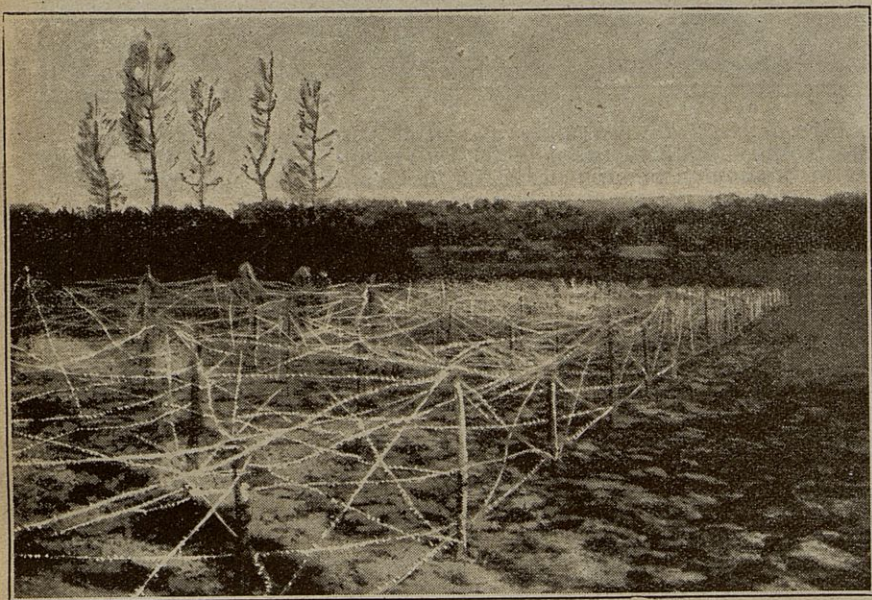
LA DESTRUCTION DES OUVRAGES D'ART EN CAMPAGNE

Un vieux proverbe militaire dit que, de tous temps, à la guerre, le génie et l'artillerie se sont couru après. A mesure que les moyens de défense se perfectionnaient, les moyens d'attaque suivaient une progression parallèle. On est passé ainsi, en matière de fortification permanente, par toutes les phases, depuis les ouvrages de Vauban jusqu'aux coupes cuirassées à écluse ; et, en matière d'artillerie, par les armes les plus diverses, depuis l'obusier de jadis — qui doit n'en pas revenir d'être aujourd'hui revenu — jusqu'aux formidables pièces de siège ou de marine qui pulvérisent les ouvrages les plus puissants et bombardent les villes à 37 kilomètres !

Dans cette guerre, qui a déjoué toutes les prévisions et renversé toutes les théories, le canon s'est montré nettement supérieur à la classique fortification. En matière de fortification permanente l'attaque s'est avérée supérieure à la défense et les preuves abondent de ce fait, que les places fortes n'ont aujourd'hui de valeur que si une armée puissante manœuvre autour d'elles pour les protéger.

De sorte que, en quelques semaines — les quelques semaines du début de la guerre — l'art de la fortification a été — c'est le mot ! — bouleversé. Des places du plus pur modernisme, et qui passaient pour imprenables, Liège, Anvers, Tsing-Tao, ont été réduites à merci en quelques jours ou en quelques semaines ; et, au contraire, ce qu'on nous dépeignait jadis dans les écoles militaires, comme ne devant être qu'un accessoire momentané du combat, la fortification passagère, a pris une importance essentielle. C'est grâce à ce que les professeurs, dans nos cours de Saint-Cyr, dénommaient autrefois, avec une pointe de mépris, « tranchées-abris pour tireurs debout », que les armées en présence se tiennent, depuis onze mois, mutuellement en respect. Les forteresses les plus perfectionnées sont réduites en poussière en quelques coups de canon, et voici que les plus grosses pièces restent impuissantes devant les trous dans lesquels hommes et bouches à feu se terrent ! La fortification est revenue, d'un coup, à deux cents ans en arrière ! N'est-ce pas d'une singulière ironie ?

Les simples abris du début se sont, d'ailleurs, vivement perfectionnés.



UN RÉSEAU DE FILS DE FER BARBELÉS

On les a protégés contre les tirs d'enfilade par des épaulements et des barbettes ; contre les tirs de plein fouet par les abris blindés ; contre le jet des pétards et des grenades, par des filets, et contre l'attaque de l'infanterie par des réseaux de fil de fer. Encore un accessoire de jadis qui est devenu du principal !

On nous enseignait, voici quelque trente ans, que les réseaux barbelés devaient être employés occasionnellement, soit pour arrêter la cavalerie, soit pour tenir momentanément l'infanterie sous le feu et aggraver ses pertes. Aujourd'hui ces mêmes réseaux sont devenus le commentaire indispensable de toute tranchée. On les a augmentés en hauteur, en profondeur, en résistance. Le fil léger a été remplacé par du véritable câble, contre lequel les cisailles à main, l'instrument classique de destruction, sont devenues inopérantes. On est arrivé, pour défendre certaines positions, à multiplier les fils de telle sorte qu'on a l'illusion d'une toile que quelque fabuleuse araignée aurait tissée !

Sur des photographies de villages organisés défensivement on peut voir des filets d'acier, ayant jusqu'à cent mètres de profondeur, enchevêtrés les uns dans les autres, qui protègent l'accès de la position. On se demande comment il est possible de traverser, surtout quand les mitrailleuses crachent, de pareils obstacles.

On ne s'explique pas bien, quand on ignore la question, comment les combattants, lorsque l'heure de l'assaut a sonné, peuvent franchir leurs propres réseaux et passer au travers de celui de l'ennemi.

Exposons les moyens qu'à cet effet emploient les sapeurs, et nous en profiterons pour expliquer les procédés de destruction des défenses de toutes sortes, depuis les grilles jusqu'aux ponts.

Les réseaux de fils barbelés

Le système classique, je l'ai dit tout à l'heure, c'est celui des cisailles. Des hommes se glissent sous le réseau avec la mission d'y ouvrir une brèche permettant le passage de la colonne d'assaut, c'est-à-dire large d'au moins quatre mètres. Le procédé est archaïque, peu efficace et dangereux.

La vitesse d'avancement des travailleurs, en admettant que rien n'en-

trave leur besogne, n'est guère que de cinq à six mètres à la minute. Et ils ne peuvent espérer un instant de tranquillité qu'à l'heure où les voisins d'en face, qui surveillent attentivement leur réseau, éprouvent des difficultés à les apercevoir. Cette heure c'est celle du petit jour, dans cette demi-teinte dénommée « entre chien et loup », qui n'est pas encore du grand clair, et qui cependant pâlit les fusées éclairantes et les rend peu lumineuses.

On entoure de drap, pour qu'elles soient moins bruyantes, les cisailles ; on sectionne les fils quand leur dimension s'y prête, et on scie les piquets ou on les abat à coups de hache.

Le moyen, je l'ai dit, est vieux, précaire et singulièrement dangereux. On lui en a substitué d'autres.

Tout d'abord le canon. C'est alors de la besogne proprement faite et sans danger. Mais il peut y avoir des raisons pour que le canon reste muet, quand ce ne serait que pour ne pas déceler à l'ennemi qu'une attaque va se déclancher. On utilise alors volontiers la mélinite qui, outre sa formidable puissance de destruction, présente l'avantage d'agir tout d'un coup et de permettre de surprendre l'adversaire par un bond immédiat ayant pour signal l'explosion. Le travail est alors préparé par des sapeurs qui posent leurs pétards pendant la nuit.

L'opération est délicate car, il s'agit de l'effectuer sans attirer l'attention.

On arrive à la mener à bien par plusieurs procédés, celui de la charge allongée rigide ou celui de la charge allongée souple.

La charge rigide comporte trois tronçons de pétards de cinq mètres chacun, repésentant au total 297 pétards, et reliée au groupe de soldats qui opèrent par un brin de cordeau détonant fixé dans le dernier tronçon.

L'ensemble forme un tout demi rigide relié par des tringles et supporté par une sorte de minuscule chariot à roulettes qui permet de le pousser devant soi. On prépare ce matériel loin de l'ennemi, on l'amène sans être vu jusqu'à la lisière la plus proche du champ barbelé à détruire, et on le pousse dessous de manière qu'il déborde d'environ cinquante centimètres l'autre lisière du réseau.

L'opération peut être menée à bien en moins d'une minute ; si elle est réussie, elle donne du beau travail : un chemin de quatre mètres au moins de largeur, débarrassé de tous débris dans lequel une colonne d'assaut peut se précipiter. Il va de soi que la brigade qui a posé la charge s'est retirée hors de portée avant l'explosion. Les débris n'atteignent pas plus de 150 mètres en largeur ou 50 mètres dans le sens de la brèche ; par conséquent on peut mettre le feu, très peu de temps après que le cordeau de pétards a été posé à sa place.

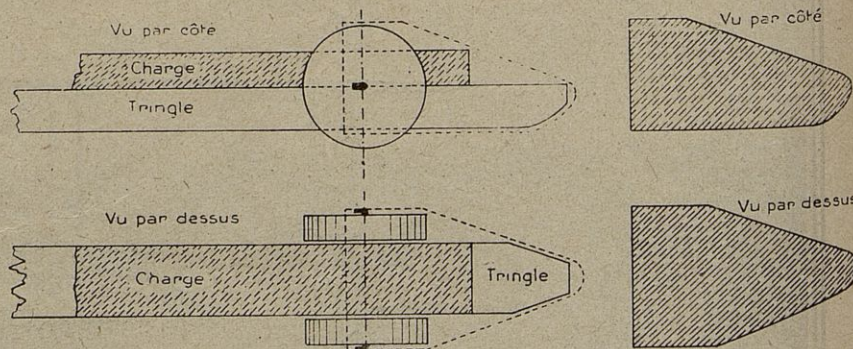
Ce procédé, très séduisant par sa rapidité et le peu de danger qu'il entraîne, est bien souvent impraticable. Il arrivera que le chariot qui porte le pétard de tête butera contre l'enchevêtrement des fils, contre des piquets, ou contre des obstacles naturels du terrain, et se refusera à avancer. Avec les fils barbelés en rouleaux, dont on se sert dans certains secteurs, le procédé est également et pour la même raison inutilisable. Il faut alors avoir recours à la charge allongée souple.

Dans ce cas, c'est un homme qui, en rampant sous le réseau, traîne chaque groupe de pétards à sa place. Il débroussaille discrètement sa route à l'aide de cisailles enveloppées de drap. Il peut opérer très silencieusement, puisqu'il ne s'agit plus d'ouvrir une brèche de quatre mètres sur toute la hauteur du réseau, mais simplement d'enlever les fils gênants de manière à ménager le passage d'un homme couché.

Les opérateurs sont tout habillés et gantés de cuir, de façon à éviter de s'accrocher dans les barbes des fils d'acier. Le personnel peut être très réduit ; un homme par tronçon de 5 mètres suffit. Il correspond avec ses voisins par une cordelette au moyen de laquelle ils échangent des signaux convenus. Ils marchent dans les traces les uns des autres.

Quand la charge est à sa place, ils reviennent sur leurs pas, guidés par elle, et ils amorcent comme je l'ai déjà indiqué.

Le procédé est moins rapide que celui de la charge rigide ; il nécessite



LES DÉTAILS DU CHARIOT

environ une minute par mètre d'avancement. Mais il est plus sûr, et si l'opération est conduite convenablement, elle passe inaperçue de l'ennemi.

S'il s'agit de donner un assaut de large envergure, on ouvrira plusieurs brèches, par des dispositifs analogues. On fera exploser les charges en même temps, et la détonation, qui aura par surcroît l'avantage de surprendre et peut-être d'affoler l'ennemi par son intensité, sera le signal de la ruée sur la position adverse. On arrive ainsi dans les circonstances favorables, à préparer dans l'obscurité une attaque qui se déclanchera soit en pleine nuit, à l'aide de fusées éclairantes, soit au petit jour.

A ces procédés réglementaires s'en est ajouté un autre qui a été imaginé

depuis le début de la guerre : la fusion des fils par la chaleur. Quand la distance le permet, on projette sur le réseau un jet de flammes alimenté de manière telle que la température dégagée soit supérieure à celle du point de fusion de l'acier. On comprendra que je n'entre pas dans les détails à ce sujet. Qu'il me suffise d'y faire allusion en disant que ce procédé inattendu donne d'excellents résultats.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que quand les Boches se trouvent dans le voisinage immédiat des réseaux à détruire, les opérateurs les caressent également avec délicatesse d'un jet de flammes. Il paraît qu'ils décampent comme lapins devant chasseurs. Leur émoi est d'ailleurs compréhensible, la chair humaine, même aussi coriace que celle des mangeurs de charcuterie, n'ayant aucune prétention à résister aux températures susceptibles de fondre le métal.

Les abatis

Les abatis sont constitués par des branches d'arbres, ou mieux des arbres entiers, qu'on a couchés sur le sol, après les avoir épointés et en avoir brûlé les pointes, celles-ci étant naturellement tournées dans la direction de l'ennemi.

Ceux auxquels cette définition ne semblerait pas d'une clarté lapidaire pourraient demander des explications complémentaires à quelque Parisien de leurs amis car Paris, tout comme Arras ou Ypres, eut ses tranchées en septembre ; et c'était pour ses habitants la distraction dominicale préférée que d'aller contempler aux portes Maillot, Dauphine ou autres, les fortifications aménagées, les abatis d'arbres et les chevaux de frise. Beaucoup purent aussi affirmer, sans mentir, qu'ils habitaient sur les tranchées ; et pour ceux qui se sentaient une âme héroïque de poilu véritable, les visites furtives des taubes et des zeppelins virent compléter l'illusion qu'ils tenaient tête à l'ennemi.

Que mes compatriotes me permettent cette innocente plaisanterie ; j'ai l'air de les blaguer, mais au fond on doit admirer Paris, car Paris a toujours été très chic. L'énorme majorité de sa population est restée calme chez elle, sans manifestation, sans affolement, à l'époque troublée où les Allemands approchaient à marches forcées des portes de la capitale ; et depuis lors Paris vaque à sa vie normale, attendant zeppelin ou aviatik, non pour se terrer, mais pour s'en convaincre.

Et la grande ville, en continuant ainsi à vivre sa vie habituelle, sa vie du temps de paix, à moins d'une heure et demie d'automobile des lignes ennemies, donne à notre armée le plus magnifique témoignage de confiance. Ce calme, cette sérénité de tout un peuple, voisinant avec les hordes hostiles sans s'en préoccuper, ne constituent-ils pas, pour les soldats à l'abri desquels nous vivons, le plus beau des hommages ?

Mais que nous sommes loin de nos réseaux barbelés et de nos abatis ! Revenons-y. Et disons quelques mots de la manière dont on détruit les grilles en fer.

Les grilles, quand on en a sous la main, constituent un excellent moyen de défense. Leur franchissement n'est pas aisé à moins d'un matériel d'échelles tout spécial, et leur destruction à la pioche ou à la hache, surtout sous le feu de l'ennemi, est si lente qu'elle en devient bien souvent impossible. C'est encore la mélinite, ce talisman du sapeur, qui donne ici la solution de la question.

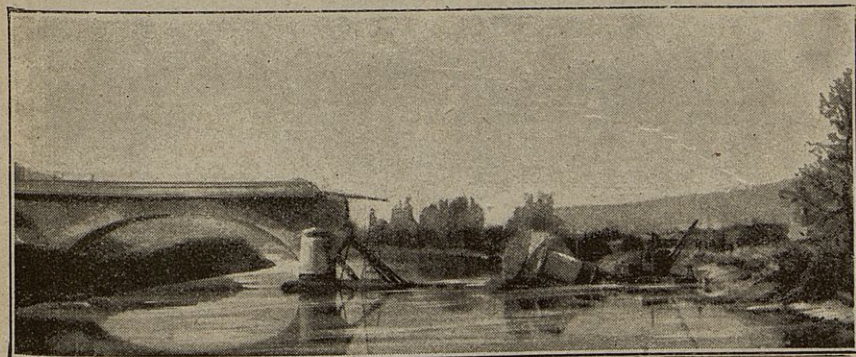
On ne cherche pas, en général, à renverser les piliers ni les arcs-boutants. On se contente de pratiquer des brèches dans les panneaux en faisant sauter les traverses inférieures.

Pour cela on accroche, le plus près possible de ces traverses, des pétards explosifs qu'on attache soit avec de la ficelle, soit avec du fil de fer, ou encore qu'on supporte avec des piquets. On les appuie autant que possible contre les traverses métalliques de façon que celles-ci fassent bourrage. Une équipe débrouillardie arrive ainsi à démolir une demi-douzaine de panneaux, c'est-à-dire la presque totalité d'une grande grille, en moins de rien.

Passons maintenant au gros morceau des travaux de destruction : à la démolition des ouvrages d'art, viaducs ou ponts de chemins de fer, gares et chemins de fer en général.

La destruction des ponts de chemins de fer et des ouvrages d'art de toutes sortes

Il va de soi que pour la destruction des ponts de chemins de fer ou des tunnels l'emploi des explosifs est indispensable, sauf toutefois pour les ponts suspendus qu'on détruit en cassant le câble de suspension. Pour arriver à ce résultat une simple lampe à souder suffit ; le câble chauffé, avant même



LE PONT DE PIERRE DE LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE

d'arriver au rouge, se rompt de lui-même, sous le poids de la charge qu'il supporte.

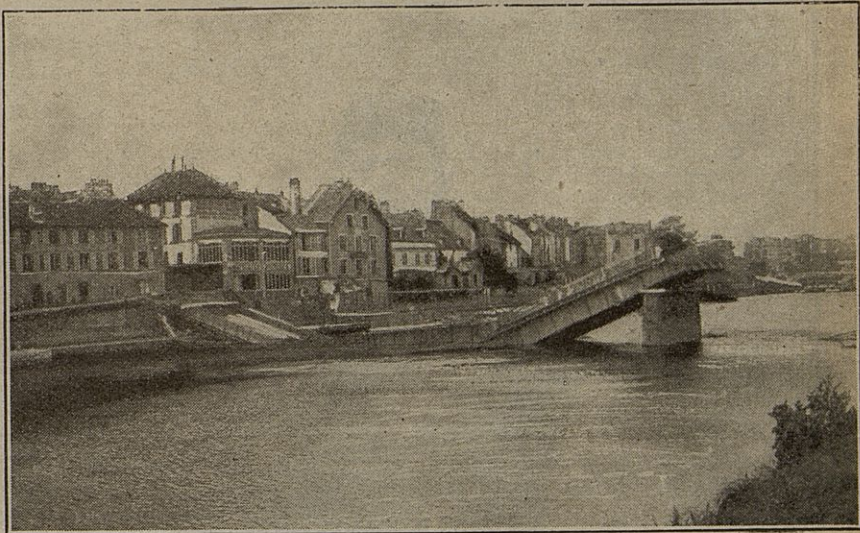
En ce qui concerne les ouvrages non suspendus, ponts en fer ou en pierre, viaducs ou tunnels, le mode de destruction est prévu lors de la construction.

Pour chaque ouvrage existe un plan de destruction connu de l'autorité militaire ; il suffit aux sapeurs du génie de placer quelques pétards de mélinite aux bons endroits. Pour une inutilisation momentanée et partielle, on se contente de faire sauter les tabliers. Pour la destruction complète, on démolit les culées, les piliers. L'ouvrage est alors inutilisable pendant des mois. Les voyageurs qui empruntèrent l'hiver dernier la ligne de Strasbourg, dans son tronçon allant de Châlons-sur-Marne à Paris, eurent ainsi de beaux exemples des destructions scientifiquement complétées par nos troupes du génie lors de

leur retraite sur la Marne, au début de la guerre. Ceux qui accomplirent ce parcours en octobre purent même voir durant quelques semaines, au pied de la première arche rompue du viaduc de Trilport, les débris d'une automobile allemande d'état-major qui, arrivant en pleine vitesse, la nuit, sur ce tronçon de route coupée, fit un saut formidable et alla faire un tour dans la rivière, alors que ses passagers allaient faire un tour dans l'eau. Encore quelques-uns, sans doute, qui étaient convaincus, comme leur kronprinz Guillaume-le-rigolo, qu'ils allaient traverser Paris triomphalement. Leur dépouille a peut-être parcouru, par la Marne et la Seine, la ville prestigieuse, mais dans ce cas c'est sous le pont de la Concorde qu'ils sont passés, et non dessus.

Une personne qui se souviendra de l'histoire de cette automobile tombée dans la Marne, c'est le maire de Trilport ; elle faillit lui coûter la vie.

Quand les Allemands entrèrent dans cette localité, le 4 septembre au matin, il y restait six habitants, dont le maire. Les autres avaient fui devant les barbares.



LE PONT DE LAGNY-THORIGNY

Le général demanda au magistrat municipal pourquoi ses administrés avaient disparu.

— Les actes commis par vos troupes en Belgique et en Lorraine n'étaient pas pour les faire rester !

— Nous ne sommes pourtant pas des sauvages !

— Vous avez un moyen de le prouver, général. C'est que tout soit respecté dans ma cité.

— D'accord. Si les habitants ne commettent aucun acte de malveillance, ils ne seront lésés ni dans leur personne ni dans leurs biens.

La nuit suivante une auto d'état-major dégringolait dans la Marne. Un lieutenant se présenta au petit jour chez le maire, lui annonça que cet « accident » lui était imputable et qu'une heure plus tard il serait fusillé.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas fait garder le pont ? vous ne m'en aviez pas chargé !

— Pas d'explications. Dans une heure « capout ».

Le maire insista pour revoir le général. On n'osa le lui refuser. Et se souvenant de l'attitude très crâne qu'il avait eue la veille, le chef allemand lui fit grâce de la vie.

Le maire de Trilport qui me racontait cet incident me disait la terreur qui régnait dans le pays sous l'occupation ennemie.

Dans les villages qui n'avaient pas été évacués, pour un oui, pour un non, pour un geste, pour un rien, on était fusillé. Pas de tabac, fusillé ! Pas de vin, fusillé ! « Capout ! capout ! » Ils n'avaient que ce mot-là à la bouche. Quelle race ! Et quelles brutes !

...Mais me voici encore, à propos d'un pont coupé, bien loin de mon sujet !...

On complète, en cas d'évacuation devant l'ennemi, l'inutilisation des voies ferrées par la destruction des gares, des cuves à eau, des aiguilles et des rails eux-mêmes. Ceux-ci sont démolis au moyen de pétards de mélinite qu'on bourre dans le creux des rails. Pour les destructions de grande longueur on place les pétards en quinconce de façon à ce que les tronçons détruits ne soient pas en face les uns des autres.

On fait sauter les aiguilles et les croisements de voies dans des conditions analogues en plaçant des pétards entre les rails. Les plaques tournantes sont détruites après qu'on les a orientées de manière que leurs rails ne coïncident pas avec les voies, en faisant exploser des pétards sur le cercle de roulement des galets.

On crève les cuves d'eau en tirant des coups de fusil, on détruit les sémaphores à la mélinite, les tableaux de signaux à la hache, et on arrive ainsi, en quelques heures, à rendre une gare, même importante, inutilisable pendant longtemps à l'ennemi.

Lors de l'occupation éphémère de Châlons par les Allemands, en septembre, la gare était évacuée deux heures avant leur arrivée, à cinq heures du matin, par nos sapeurs qui, après en avoir détruit les principaux éléments, partaient avec la dernière locomotive.

Dans la nuit le génie avait eu le temps de rendre la gare inutilisable pour plusieurs jours. Une armée en retraite arrive ainsi à gêner considérablement le ravitaillement de l'ennemi.

Voilà les principaux éléments de destruction des armées qui manœuvrent ; et par-dessus tous ces moyens, le plus efficace, le plus brutal, c'est le canon. Une « marmite » bien placée vaut, pour démolir quoi que ce soit, tous les pétards de mélinite. Et c'est pourquoi on se demande ce qu'il reste des malheureux pays que depuis un an les belligérants se disputent, telles la Galicie et la Pologne, en les perdant et les reprenant tour à tour. On dit qu'en Pologne russe, dans la contrée où la marée de feu a fait sentir son flux et son reflux, il ne reste ni une maison ni un arbre.

L'Attila moderne est passé par là ! Et c'est ce maniaque couronné qui avait l'impudence, avant la guerre, de se faire appeler Guillaume-le-Pacifique.

Ce monstre a décidément toutes les audaces !

MORTIMER-MÉGRET.

LE SUPRÊME REPOS D'UN ATHLÈTE



Il y a un an, le prestigieux coureur à pied, Jean Bouin, qui détenait le record du monde de l'heure, était tué au cours d'une attaque à la baïonnette ; son corps a été déposé sur le champ de bataille dans une tombe que ses camarades ont pieusement garnie de fleurs et de couronnes. Jean Bouin était un brave cœur qui avait voulu faire son devoir, tout son devoir pour la patrie.



CHAPITRE DOUZIÈME

(Suite)

Leur préoccupation unique était qu'ils pouvaient être touchés avant d'avoir atteint leur but...

Aussi usaient-ils de précaution, autant toutefois que le leur permettait leur impatience ; ils avançaient plus lentement, se courbant, se collant même à terre par moments, lorsqu'il leur semblait découvrir dans le noir ou humer dans la brise un indice d'alerte...

Et puis, maintenant qu'ils approchaient de l'endroit où il leur semblait qu'avait dû tomber l'enfant, il leur fallait se repérer presque à chaque pas ; la nature du terrain avait changé et bien qu'on fût à découvert, le sol était parsemé de broussailles formant des cachettes naturelles où le blessé avait dû se dissimuler pour échapper à la vue d'un adversaire impitoyable...

En dépit de l'imminence du danger — car on sentait les Boches à proximité — Roger et le sous-officier fouillaient l'ombre à l'aide de leur lanterne électrique : si mince que fût le jet de lumière qu'ils projetaient autour d'eux, s'il était suffisant pour les

— Allons, dit-il simplement...

Et l'âme broyée par l'angoisse, il se dirigea en rampant dans la direction indiquée par Roussel ; le moment approchait où il allait se trouver en face de la fatalité...

Qu'allait-elle être ?...

— Mon lieutenant, fit tout à coup le maréchal des logis à voix basse en s'arrêtant, vous n'avez pas entendu ?...

Côte à côte, retenant leur souffle pour ne pas troubler le silence, les deux hommes écoutaient...

Non, ce n'était rien... rien que l'haléine de la brise d'automne qui passait sur les hautes herbes et, en les courbant, leur arrachait un murmure imperceptible.

A plusieurs reprises, ils firent ainsi halte, croyant toujours avoir entendu une plainte, un appel... ; et puis, ils repartaient, le cerveau bourré de crainte, la poitrine tellement étreinte qu'il leur semblait bien que leur cœur allait cesser de battre...

— Ah ! pour cette fois, mon lieutenant, déclara Roussel, en s'arrêtant une fois encore...

Et il ajouta, étendant le bras :

— Ça vient d'là !...

Sans attendre, il allait repartir, lorsqu'une volée de balles soudain le contraignit à s'aplatir durant quelques secondes ; pour donner à son compagnon l'indication nécessaire, il s'était dressé et cette imprudence avait fourni aux boches une cible précise qu'ils n'avaient eu garde de négliger...

Enfin, quand ils crurent l'alerte passée, ils se coulèrent vers le point repéré par l'oreille aiguë du sous-officier...

A son tour, Roger fit halte brusquement, murmurant d'une voix éteinte :

— Oui, oui, j'entends... Et toi, Roussel, entends-tu ?...

Sans répondre, l'autre avait filé au milieu des broussailles puis, s'arrêtant, dit avec assurance :

— C'est là qu'il est tombé...

D'un bond, Roger l'avait rejoint et sa lampe à la main, examinait les herbes écrasées par une chute.

Et tout en allant, il appelait :

— Chuchuniou... Chuchuniou !...

Soudain, un gémissement répondit, indistinct, c'est vrai, mais parfaitement reconnaissable...

D'un bond, il s'était porté en avant, sans se soucier des balles qui le guettaient et tout de suite, il avait rejoint le corps étendu au milieu d'un paquet de roseaux dont les pieds trempaient dans une sorte de cuvette naturelle où les dernières pluies avaient séjourné...

Poussé par l'instinct, Chuchuniou s'était traîné jusque là où il pouvait espérer étancher la soif qui le dévorait...

Roger s'était jeté sur lui et, à pleins bras l'avait saisi, répétant, éperdu :

— Mon petit !... mon petit !...

— Doucement donc, fit Roussel, mon lieutenant ; faut songer qu'il est touché... et salement !...

Roger avait reposé doucement le corps sur l'herbe, épouvanté.

— J'vous dis pas ça pour vous faire peur... mais seulement pour la précaution à prendre...

— Oui... oui..., tu as raison...

Tous deux, penchés sur lui, cherchaient à déboutonner le vêtement, pour tenter de juger de la gravité de la blessure ; mais les deux mains de l'enfant étaient crispées sur la poitrine avec une force telle qu'il eût fallu user de violence...

Roussel, alors, eut l'idée de desserrer les mâchoires contractées avec la pointe de son couteau pour permettre à Roger de lui laisser couler dans la bouche quelques gouttes de rhum que contenait encore son bidon...

Sous l'influence de l'alcool, le blessé rouvrit les yeux et dans la nuit, ses prunelles enfiévrées se fixèrent anxieusement sur lui.

— Tu me reconnais, fréro ? demanda Roger, hein, tu me reconnais ?...

Il sembla qu'un sourire effleurait les lèvres du gamin ; il demeura un moment sans répondre ; puis, très faible, il murmura :

— Roger...



aider dans leurs recherches, à plus forte raison l'était-il pour permettre à l'ennemi embusqué de les repérer...

Ils s'en aperçurent ; quelques coups de feu éclatèrent, et des balles leur sifflèrent aux oreilles.

Alors, ils s'aplatissaient sur le sol et immobiles durant quelques secondes pour faire croire à l'ennemi que ses coups avaient porté, il se redressaient ensuite et, fondus dans la nuit, repartaient en avant, pour recommencer un peu plus loin leur dangereux manège...

Un moment, Roger s'arrêta, murmurant :

— Je ne me reconnais plus... Roussel..., non, en vérité...

Et il promenait autour de lui, au milieu de la nuit épaisse, un regard désespéré...

Un instant silencieux, le maréchal des logis demanda tout à coup :

— Voyons, mon lieutenant, ça ne s'rait pas de côté?... tenez... là-bas, dans la direction de ce bouquet ?... Nous étions, nous, quasiment comme ici... pas loin de ce tertre... même que c'est à son sommet que j'ai grimpé pour sonner la charge, vu que le trompette Gillet était tombé près de moi... Vous, vous étiez à ma gauche... et sur notre droit, à quinze ou vingt pas, sortant de la lisière du bois, le p'tit avait surgi... C'est alors que...

Roger, à cet affreux souvenir, étreignit le bras de son compagnon ; qu'était-il besoin de lui rappeler cela ? ne voyait-il pas l'odieuse scène comme s'il l'avait encore là, sous les yeux ?...

Et maintenant, il se repérait ; oui, Roussel avait raison. Oui, c'était bien dans cette direction qu'était apparu Chuchuniou et qu'il l'avait vu, après avoir chancelé durant quelques secondes, s'écrouler en criant !...

Et ce n'était pas loin que l'enfant était tombé puisque sa voix avait, par-dessus le fracas de la bataille, porté jusqu'à lui !...

piétinées, et, à terre, des taches humides encore qui souillaient un paquet de marguerites, des taches qui le firent frissonner d'horreur car, après tant de combats, il avait appris à les reconnaître, hélas !...

C'était du sang !... le sang du petit !...

Et alors d'une voix très douce, d'une voix de mère qui appelle son enfant, il héla dans la nuit :

— Chuchuniou !... Chuchuniou !...

Ils attendirent quelques secondes... rien...

Alors, angoissés, désespérés déjà, ils se regardèrent, ne sachant que décider, que faire...

— Il se sera traîné à l'écart, murmura Roussel...

A plat ventre sur le sol, il examinait attentivement les fougères et bientôt déclara :

— C'est par ici...

Il montrait une coulée qui paraissait exister au milieu des herbes et qui pouvait très bien jaloner le chemin qu'avait suivi le blessé... Et tout en précédant son officier, il disait :

— Pour qu'il ait pu s'tirer comm' ça, y a du bon... mon lieutenant ; autrement, sérieusement amoché, il aurait pas pu... Y s'rait d'meuré sur place...

Roger suivait, se disant que le raisonnement du sous-officier ne prouvait rien ; car il les connaissait ceux de sa race !...

Combien n'en avait-il pas vu, de ses petits Bretons, qui, touchés à mort, se retiraient à l'écart, usant leurs dernières forces pour pouvoir mourir en paix, et rêver une dernière fois, loin du théâtre de la lutte, de leurs ajoncs dorés ou de leurs flots écumants...

— Ce fut tout ; car il sembla que pour prononcer ces deux syllabes il eût épuisé le peu de forces qui lui restaient et il demeura immobile, sans voix...

— Tu souffres beaucoup, interrogea l'ainé, dis... tu souffres ?

Les paupières de Chuchuniou battirent lentement...

— Mon lieutenant, fit Roussel, on peut pas demeurer là..., d'un instant à l'autre, nous allons être repérés... et alors ça s'ra une affaire pour l'emporter...

Il sembla que ces mots eussent frappé l'oreille du blessé, car il fit un mouvement et ses lèvres s'agitèrent...

— Faut le r'dresser, déclara Roussel, y respirera mieux...

De son bras passé derrière les épaules, Roger releva le buste de son frère qui, alors, murmura :

— Non... laissez-moi... j'ai mon compte...

— Tais-toi !... oh ! tais-toi !... implora l'ainé...

— Non... je veux rester, déclara Chuchuniou opiniâtre, avec une force dont on ne l'eût pas cru capable... je veux rester...

Il y avait quelque chose de farouche dans sa voix ; on eût dit que les mauvaises pensées de jadis, les pensées de jalousie qui, durant un temps, l'avaient dressé contre son frère, s'emparaient à nouveau de lui, au moment de mourir...

Une dernière fois, il murmura :

— Je veux rester...

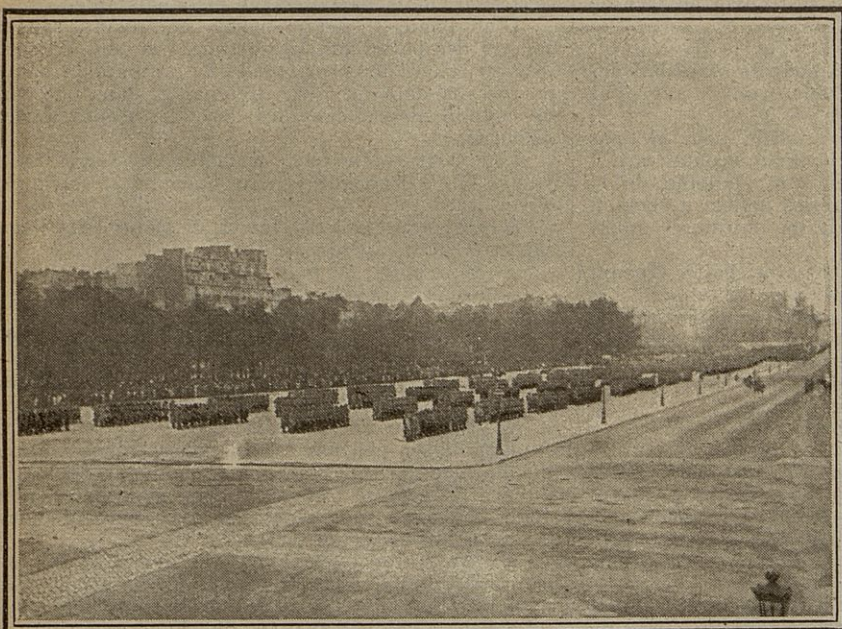
Puis ses forces l'abandonnèrent, sa tête se renversa, et il demeura immobile...

— Roussel ! clama l'officier...

— Evanoui !... fit le sous-officier. Baste ! ça vaut mieux... on va le charger plus aisément !... Allons... mon lieutenant, prenez-le par les épaules... moi, par les pieds... et en route...

(A suivre).

GRANDIOSE CÉRÉMONIE AUX INVALIDES



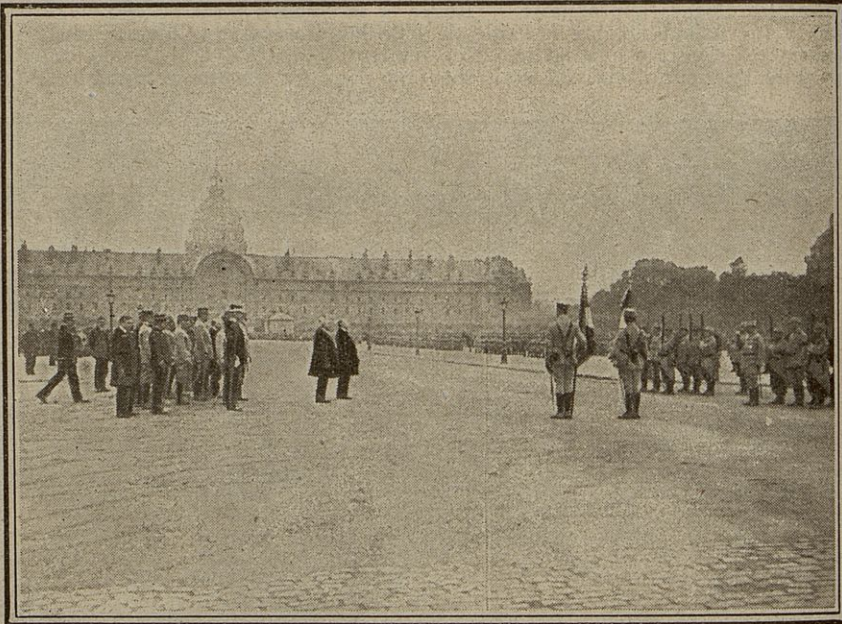
Une grandiose cérémonie a eu lieu vendredi dernier sur l'esplanade des Invalides. Les deux régiments territoriaux, les 230^e et 237^e, sont massés sur la place.



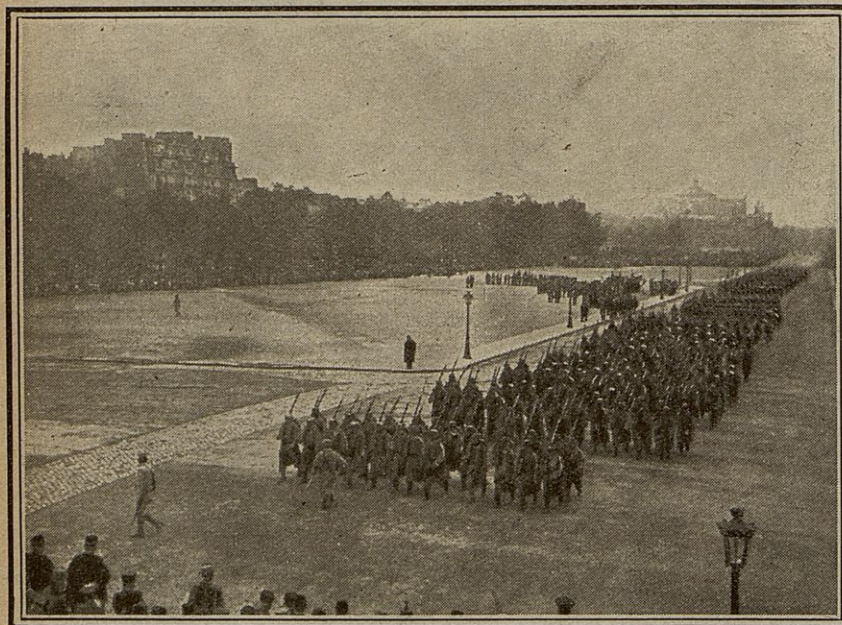
Le président de la République, qu'accompagne le ministre de la guerre, remet la cravate de commandeur au général Galopin, commandant la place de Paris.



Pendant que les clairons sonnent au drapeau, le président de la République baise longuement les plis aux soies éclatantes des étendards qu'il remet aux mains des colonels.



Puis, au milieu du grand silence, M. Poincaré, d'une voix vibrante, prononce une ardente allocution où il rappelle aux deux régiments leur devoir envers la patrie.

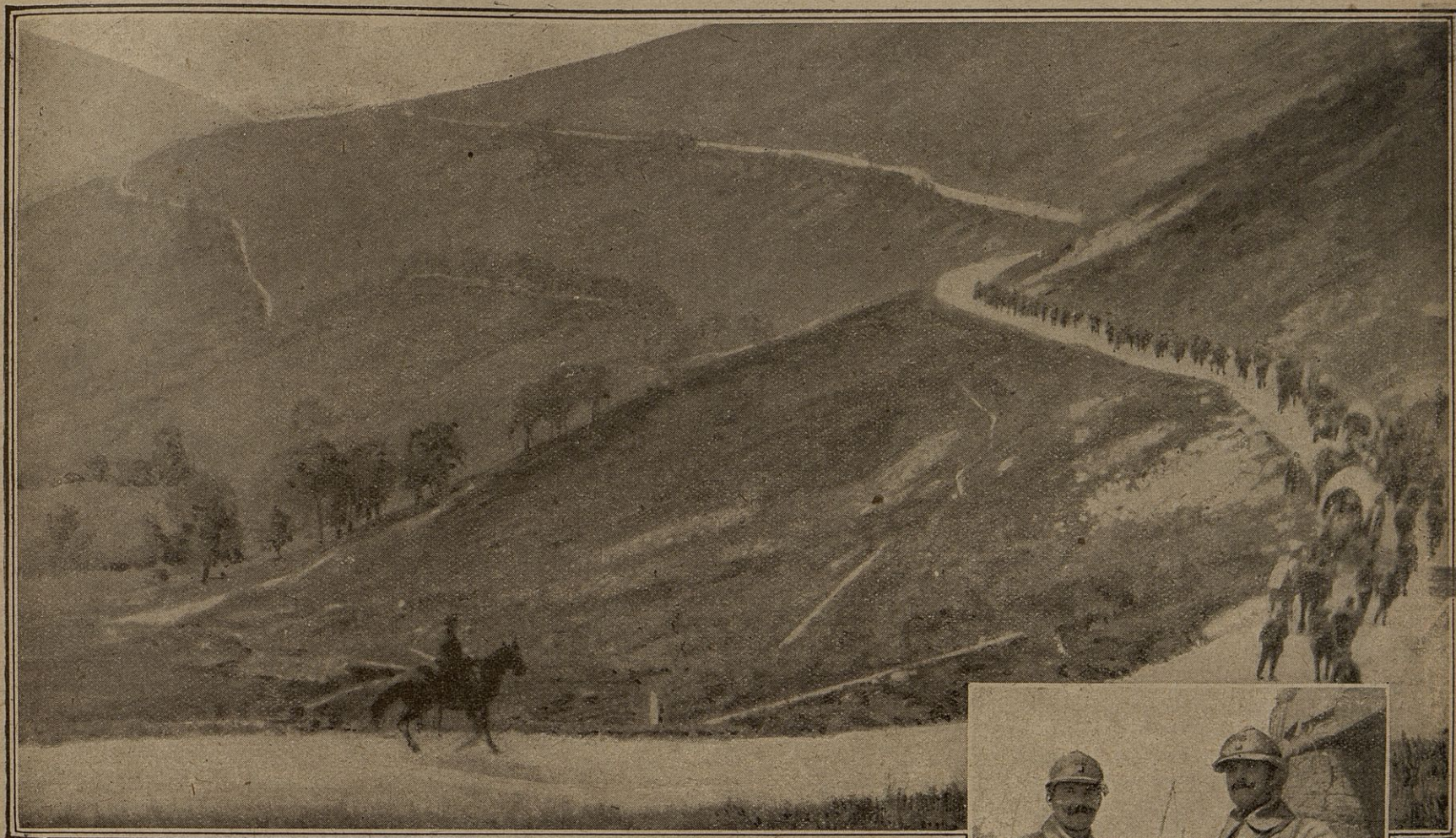


Après cette belle et émouvante cérémonie les deux régiments, baïonnette au canon, ont défilé musique et drapeau en tête. La foule les a longuement acclamés.



Ce fut ensuite le lent et glorieux cortège des héros convalescents. Tous ces mutilés, qui portent fièrement la croix de guerre, reçurent un accueil aussi enthousiaste.

EN MARCHE DANS LES VOSGES



Les chasseurs alpins, suivant la longue route qui serpente en grands lacets à travers les Vosges, vont de leur pas rapide vers les sommets qu'il faudra défendre contre les retours offensifs de l'ennemi ; leurs camarades les ont conquis au prix de quel héroïsme ! à leur tour ils soutiendront leur effort et peu à peu, d'une poussée irrésistible, ils dévaleront dans la plaine d'Alsace qu'ils dominent maintenant.



Les régiments de ligne qui combattent dans les Vosges aux côtés des chasseurs alpins sont coiffés maintenant du casque protecteur que l'on vient de donner à l'infanterie pour cette guerre de tranchées ; les alpins gardent leur glorieux béret dont ils ne voudraient se défaire à aucun prix. La photographie du milieu montre deux fantassins coiffés de la bourguignotte.

FIGURES D'ACTUALITÉ



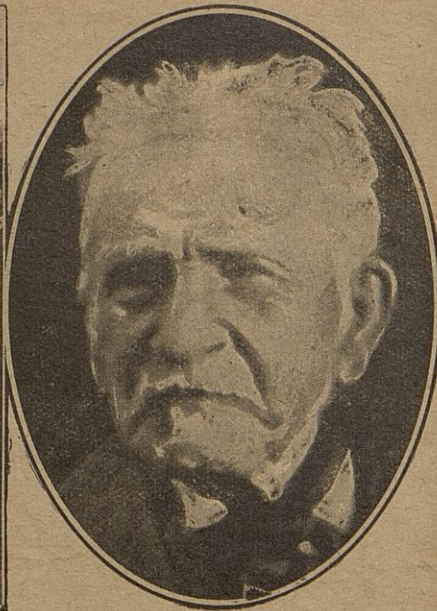
LE GÉNÉRAL LYAUTEY

résident général de France au Maroc, qui a été récemment décoré de la médaille militaire.



DÉLÉGATION DE PARLEMENTAIRES A BOURGES POUR DES TIRS D'ARTILLERIE

De gauche à droite, MM. Jeanneney, Strauss, Debierre, sénateurs ; Dubois, député ; Lebert, sénateur ; A. Lefèvre, député ; Charles Humbert, Doumer, sénateurs ; A. Thomas, sous-secrétaire d'Etat ; Henry Bérenger, sénateur ; général Gossot ; colonel Lefebvre ; Richard, sénateur.



LE CLAIRON ROLLAND

dernier survivant de Sidi-Brahim, dont les exploits tiennent de la légende, vient de mourir à 95 ans.

SUR LE FRONT RUSSE

C'est aux deux extrémités de l'immense front, qui s'étend du golfe de Riga au Dniester, que se déroulent les événements les plus importants.

Au nord, les Allemands poursuivent leur offensive vers Dvinsk et Vilna ; au sud, les Russes continuent la série de leurs succès ; ceux-ci pourront-ils avoir une répercussion sur l'avance allemande en Lithuanie ? on voudrait l'espérer ; ce qui est certain, c'est que la rapidité de l'offensive des armées austro-allemandes a considérablement diminué et qu'en certains endroits ces armées semblent empêtrées dans la boue et les marécages.

A l'extrémité de l'aile gauche ennemie, l'offensive est enrayée ; il ne se passe rien dans la région de Riga, tandis que vers Jacobstadt les Russes ont pris l'offensive le 11 septembre, après avoir repoussé une violente attaque. C'est au sud de cette région, vers Dvinsk, que la pression allemande augmente d'intensité.

Une première offensive, le 10 septembre, sur la route de Vilkomir, fut repoussée ; le lendemain, les Allemands amenaient des renforts et nos alliés devaient se replier sur la région du lac Duristy. Le chemin de fer était coupé près de la station de Novo-Svientziany. Mais au sud-ouest de Dvinsk les Russes reprenaient l'avantage et délogeaient l'ennemi de ses positions.

Entre la Sventa et la Vilia, l'offensive allemande était énergiquement contenue par les Russes.

L'armée de von Hindenburg menaçait Vilna vers

le sud et si son avance n'est pas enrayée les Russes devront évacuer la ville en se dirigeant vers Minsk ou Smolensk.

Au centre, entre Grodno et les marais de Pinsk, la situation n'a pas beaucoup varié ; les Allemands ont attaqué, le 10, vers Skidel ; mais ils ont été repoussés avec de fortes pertes ; ils sont revenus le lendemain à la charge ; les Russes les ont délogés de Skidel et leur cavalerie les a poursuivis ; puis, ils se sont repliés pour rectifier leur front.

Au sud, le général Ivanoff a continué à battre et à refouler les Autrichiens. Le 9, sur le Sereth, il leur faisait 5.000 prisonniers ; le 10, nouvelle offensive des Russes qui prenaient 39 officiers, 2.500 soldats et seize mitrailleuses ; les Autrichiens étaient chassés de Thiste.

Au nord de Tarnopol, nouveau succès le 11 ; 91 officiers, 4.200 soldats et neuf mitrailleuses restaient aux mains de nos alliés. Le 13, encore une défaite autrichienne au sud-ouest de Wiszniewitz ; sur ce point les Russes faisaient prisonniers 140 officiers et 7.300 soldats ; ils prenaient sept canons, vingt-six mitrailleuses.

En signalant ces succès, le communiqué russe ajoutait que du 30 août au 12 septembre les chiffres des prisonniers austro-allemands dépassaient 40.000.

Les jours suivants, les Russes accentuaient leur avance ; ils repoussaient les Autrichiens jusqu'à la Strypa et d'après des dépêches privées, ils les auraient même délogés des rives de la Zlota-Lipa.

Les journaux allemands et autrichiens ont été obligés de reconnaître les succès de l'aile gauche russe qui ont déjà eu pour résultat d'arrêter la marche de l'ennemi en Wolhynie.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs

au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 48, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru au bas de la page 12 de ce fascicule et représentant des "Projectiles à ailettes".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

CONCOURS DE « L'ART A LA GUERRE »

Pour répondre à un grand nombre de demandes qui nous sont adressées au sujet de notre concours d'objets fabriqués par les « Poilus », nous résumons de nouveau ci-après les conditions à remplir, aux termes du règlement publié le 9 septembre, pour prendre part à ce concours :

1° S'inscrire par une lettre adressée au PAYS DE FRANCE et indiquant le nombre d'objets présentés au concours afin de recevoir, par retour du courrier, un nombre égal de fiches de renseignements.

2° Dès réception de ces fiches, les remplir en se conformant strictement aux indications qui y sont portées, puis les retourner au PAYS DE FRANCE.

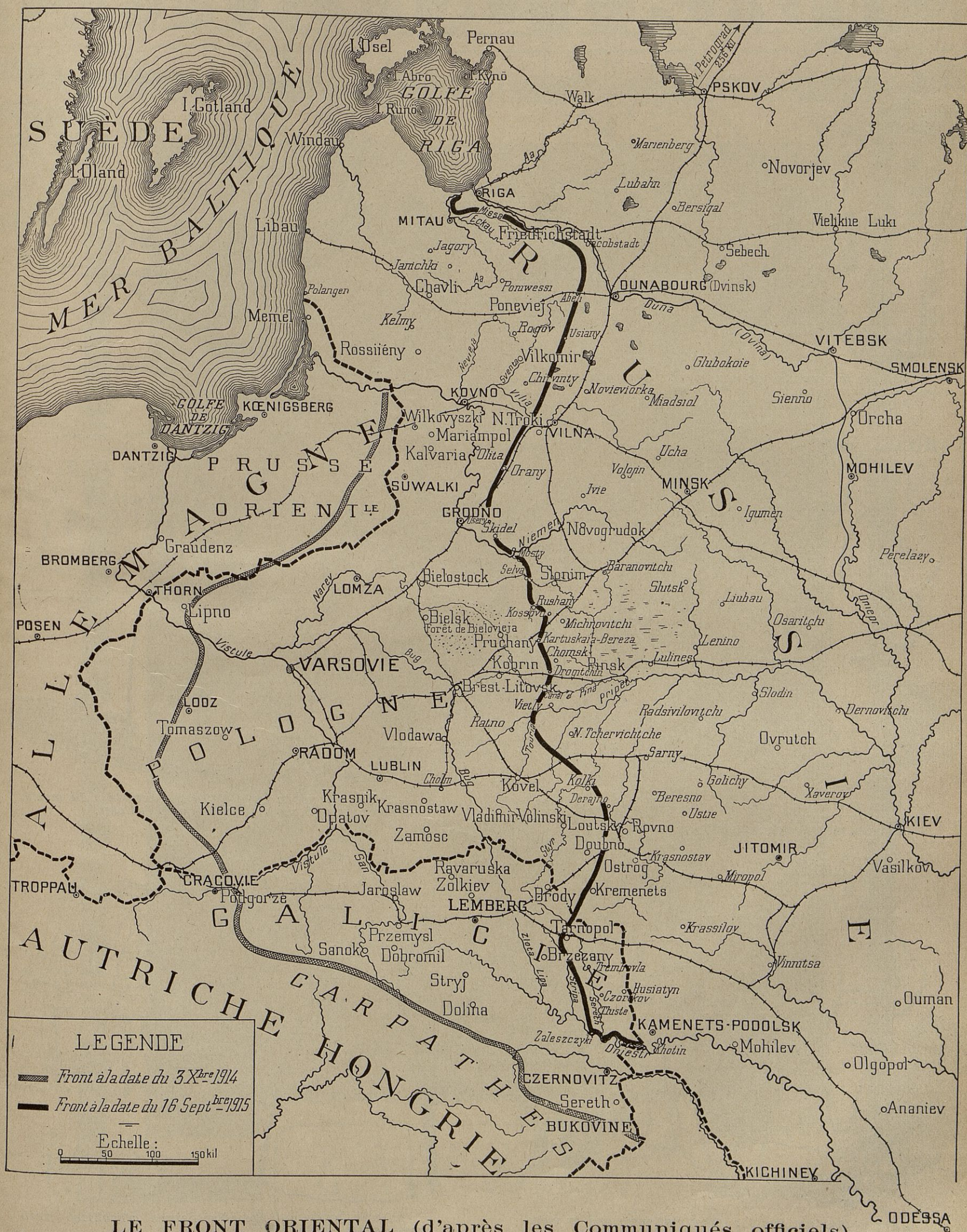
3° Adresser en même temps au PAYS DE FRANCE les objets présentés au concours en ayant soin de fixer à chaque objet une étiquette portant le nom et l'adresse du concurrent.

AVIS IMPORTANT. — L'envoi des fiches de renseignements et des objets ne doit pas être fait plus tard que le 10 octobre.

LISTE DES CENT PRIX

1 ^{er} PRIX.....	espèces 500 Fr.	3 ^e PRIX.....	espèces 250 Fr.
2 ^e PRIX.....	250 »	4 ^e au 13 ^e PRIX.....	100 »
14 ^e prix, une bicyclette « New-America ».		39 ^e au 43 ^e prix, un chandail.	
15 ^e prix, une jumelle Flammarion.		44 ^e au 48 ^e prix, une montre.	
16 ^e prix, un chronomètre Just.		49 ^e et 50 ^e prix, un stylographe.	
17 ^e prix, une jumelle Etat-Major.		51 ^e au 55 ^e prix, un briquet.	
18 ^e prix, une jumelle Sirius.		56 ^e au 70 ^e prix, un stylographe.	
19 ^e au 28 ^e prix, un rasoir Autostrop.		71 ^e au 95 ^e prix, un fume-cigare ou cigarette.	
29 ^e au 38 ^e prix, un rasoir Féret.		96 ^e au 100 ^e prix, une pipe.	

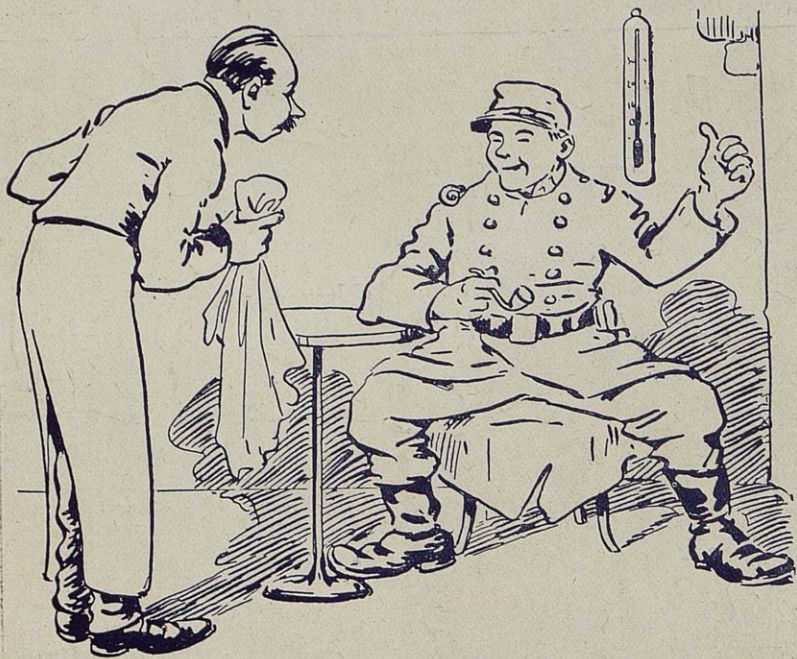
LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



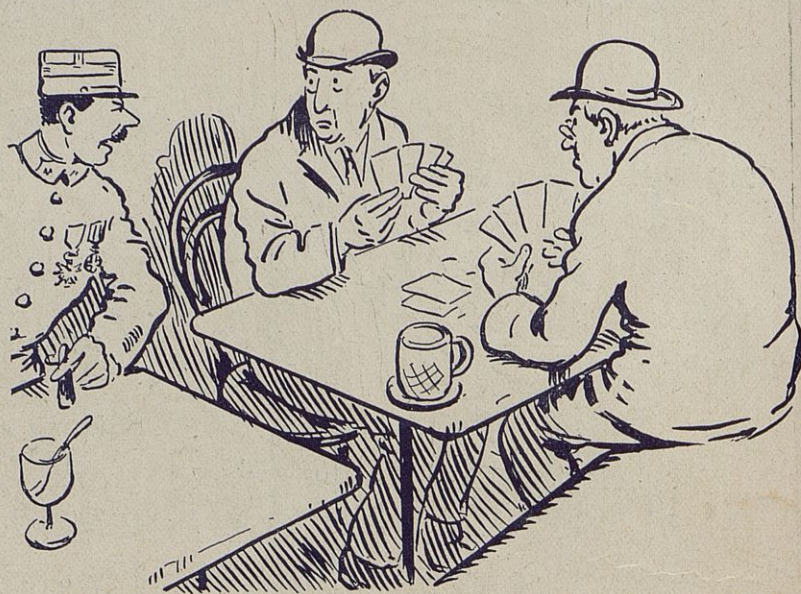
LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LES KABOCHES DE LA SEMAINE

Par GEORGE-EDWARD



— Puisque je vous dis que je ne peux pas vous servir de liqueurs au-dessus de 15°.
— Aujourd'hui, il ne fait que 14°.



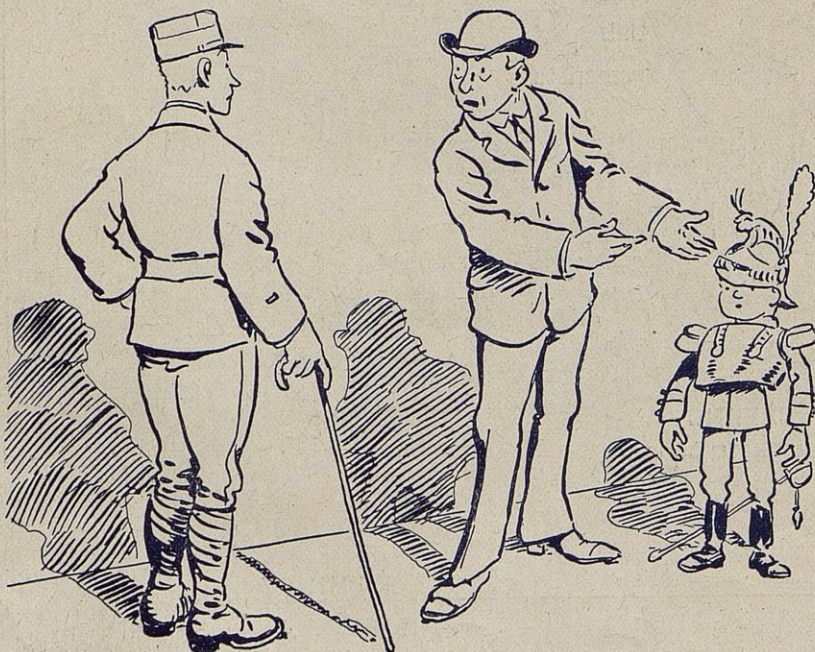
— Sur le front, vous devez avoir des cartes pour vous distraire ?
— Oui, monsieur, des cartes... d'état-major.



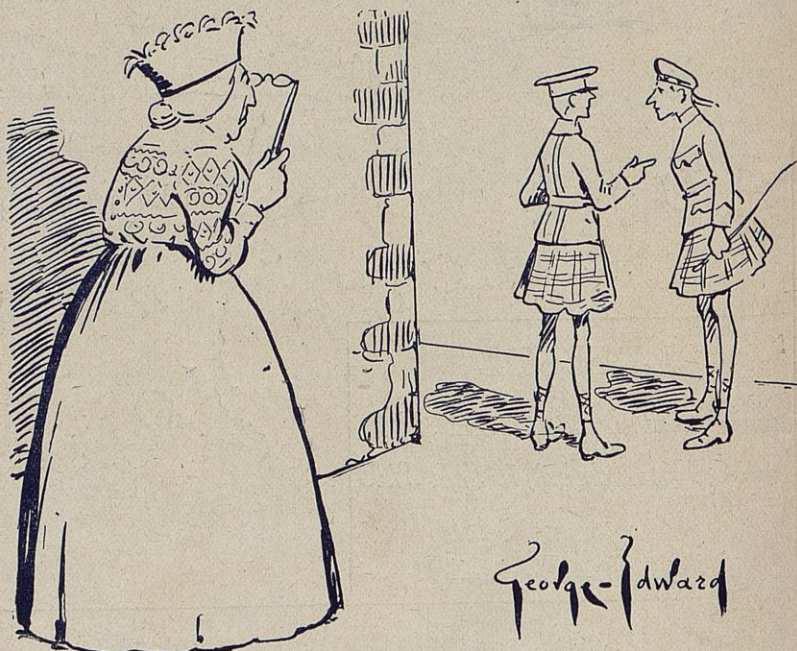
— Allez donc porter votre or, M. Balthazar ! vous en avez plein les poches !
— Et vous, plein les dents, vieille coquette !



— Je n'ai eu qu'une toute petite « allocation » du maire.
— Moi... une grande « allocation » de l'adjoint.



— Pas militariste, moi !... et cet uniforme que je viens de payer à mon fils...



LA DAME MYOPE. — Les Parisiennes s'habillent vraiment court, cette année...

George Edward